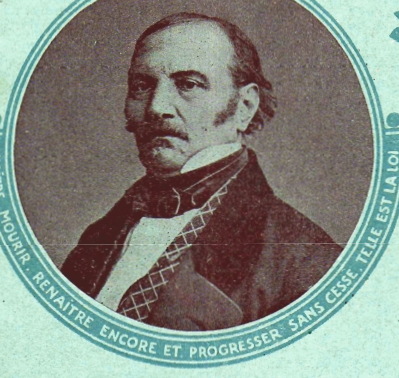
56e ANNÉE — JANVIER 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro 1f.*

	Pages
A nos lecteurs et correspondants	1
Préjugés et Spiritisme, D. de Montreynaud	3
Causeries sur l'Education	11
La Religion de l'Evolutionnisme	14
Contes et Nouvelles, M. Benoit-Robin	32
Jésus et son Enseignement, Algol	33
Les enseignements du Spiritisme, de Rediernsch	42
Evolution des Sciences Psychiques, M.J.	49
Causeries Philosophiques, Guibal	51
La Quintessence de la doctrine catholique, Henri Constant	56
Conférences sur le Spiritisme, Condurié	58
Credo Spiritualiste, Pointelin	64
La Légende du Hohenzollern, M. N.	65
Communication médianimique de l'esprit de Henri Poincaré	67
Les Rayons V existent, C' Darget	69
Conférence du mois de Février	70
Livres nouveaux	71
Pensée du mois de Février	72

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises	**10** fr. par an
Europe	**12** —
Outre-mer	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr. ; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés **à M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

56e ANNÉE — JANVIER 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

Monsieur PAUL LEYMARIE
ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*
ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

A nos Lecteurs et Correspondants

Au sein de la famille comme dans le cercle de nos relations, nous avons l'habitude d'inaugurer les premiers jours de chaque année nouvelle par l'échange de vœux de bonne santé et de prospérité. Nous comblons nos enfants de jouets, nos parents et amis de protestations d'affection, nos inférieurs et serviteurs d'étrennes. Dans toutes les branches de l'administration, du Commerce ou de l'Industrie, les supérieurs, les chefs, les patrons choisissent cette époque pour témoigner leur satisfaction à leurs subordonnés par des avancements, des promotions, des décorations, des distributions

de gratifications ou de faveurs quelconques. Enfin, sous la poussée d'une sorte d'instinct traditionnel, chacun prend des résolutions pour que l'année qui débute soit meilleure que celle qui vient de s'écouler. Les morts eux-mêmes ne sont pas oubliés. Il semble qu'on entre dans une vie nouvelle. C'est un énorme courant, un souffle mystérieux d'amour, de sympathie et de fraternité qui traverse, un court espace de temps, la foule des familles et des êtres unis par de communs sentiments pour de là s'étendre de proche en proche à une partie de la grande famille humaine. Ce courant, croyons-nous, n'est pas autre chose qu'un élan religieux des âmes poussées par une invisible force à la pratique de la divine parole : Aimez-vous les uns les autres. C'est une prière que nous devrions renouveler non pas seulement chaque année, mais chaque jour et sous une forme exclusivement spirituelle, en veillant à ce qu'elle soit aussi sincère que désintéressée. Oh ! alors en quelle source de bonheur elle se transformerait pour tous !

Nous Spirites, qui avons l'avantage, à la clarté de notre sublime doctrine, de comprendre toute la beauté et tout l'intérêt de cette loi d'amour, ne nous lassons pas de l'enseigner, mais en prenant garde de heurter et de froisser ceux qui, moins heureux que nous, s'agitent et piétinent dans l'ombre. Plutôt que de les railler et de les éblouir, efforçons-nous de les attirer à nous et de les éclairer d'une façon mesurée; faisons luire aux yeux de chacun la quantité de rayons qu'il peut supporter. Souvenons-nous des ténèbres dans lesquelles nous avons été nous-mêmes plongés et comment nous en avons été peu à peu et quelquefois péniblement tirés. Que les lumineux traitent les ténébreux comme ils ont été traités par d'autres lumineux, alors qu'eux-mêmes étaient ténébreux. Qu'un seul intérêt, qu'un seul amour domine dans leur cœur, celui de leurs frères !

Ne voyons-nous pas autour de nous le progrès matériel ainsi que le progrès intellectuel se produire et se développer par l'accord du plus grand nombre? Mais que seraient ces progrès s'ils n'étaient liés indissolublement au progrès moral? Ils seraient comme s'ils n'étaient pas, comme seraient des corps sans âmes. Or, pour que le progrès moral se maintienne et grandisse, l'accord du plus grand nombre des âmes est également — et plus encore — nécessaire? Et n'est-ce pas aux spirites à ceux qui ont inscrit sur leur bannière la rayonnante devise : *Hors la charité pas de salut,* qu'il appartient de donner l'exemple de l'union et de l'accord ?

Quelles que soient les nuances de leurs théories, de leurs doctrines ou de leurs croyances, que tous les spirites et spiritualistes qui enseignent l'amour de Dieu et du prochain, et l'accès de toutes les âmes au bonheur éternel après leur perfectionnement dans les épreuves des vies successives; que tous ceux-là se tendent fraternellement la main et s'unissent pour la guerre à l'ignorance, la guerre à l'erreur, la guerre au mal, mais en se rendant

bien compte que cette ignorance, cette erreur, ce mal, ils ne doivent pas les maudire, puisqu'ils ont été en réalité les premiers échelons qui leur ont permis de gravir ceux qui mènent au savoir, à la vérité et au bien.

De même que tous ont le droit et le devoir de s'instruire, tous ont le droit et le devoir d'enseigner. A chacun sa mission : à celui-ci de parler, à celui-là d'écrire; à tous, sans exception de donner l'exemple d'une vie conforme aux croyances professées. Ce n'est qu'en nous transformant nous-mêmes que nous transformerons les autres. C'est en faisant du spiritisme la philosophie la plus tolérante, la plus indulgente, la plus aimable et la plus douce, mais en même temps la plus juste, la plus belle, la plus haute, la plus consolante, la plus rationnelle, la plus réconfortante, la plus vraie et la plus lumineuse que nous lui conquerrerons le plus de disciples et que nous préparerons ainsi l'ère de rénovation morale qui doit compléter celle ouverte par notre grande révolution française.

LA RÉDACTION

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. DUBOIS DE MONTREYNAUD

(*Suite.*)

L'amour de Dieu

L'amour de Dieu notamment, quand il arrive à un abandon passionné de soi-même entre ses mains, revêt l'homme d'une cuirasse impénétrable et justifie dans sa bouche cette belle parole de l'oraison : « Que votre volonté soit faite. »

Devant ces sentiments, devant l'indignation généreuse, devant le dévouement et le sacrifice s'évanouit comme un rêve la triste et lâche cohorte des inhibitions coutumières. Préjugés, timidité, paresse, haine, ambition égoïste, soupçons mesquins, jugements téméraires, etc., sont balayés comme des feuilles mortes par le souffle du vent fécond de ces vertus primordiales que le Christ a mises à la base de son enseignement.

« Quelle consolation ineffable, dit un Esprit, que celle d'une âme que Dieu a enrichie de ces sentiments et qui est ainsi mise en état de voir au-dessous d'elle toutes les choses de ce monde sans être captivée par aucune ! Quelle compassion, quelle pitié s'empare d'elle pour les âmes qu'elle voit dans les ténèbres de la matière. Elle gémit de les voir sensibles à ce point d'honneur dans lequel elle ne trouve plus qu'un mensonge décevant dont le monde

est la victime. Elle se rit d'elle-même en songeant qu'il y eut un temps dans son existence où elle fit quelque cas de la fortune, des honneurs et où elle en eut quelque désir. Car, hélas ! il faut bien convenir que ces avantages matériels constituent le plus souvent le grand critère de l'existence de l'homme de notre époque : et il n'est pas téméraire d'affirmer que le jour où l'homme considèrera honneurs et richesses comme un peu de poussière inutile, l'harmonie règnera dans le monde ; et l'amour du prochain, la fraternité le règne de Dieu enfin, seront établis sur notre terre. »

Par le Spiritisme, l'idée de Dieu et de nos devoirs envers lui se développe avec énergie et s'épanouit librement comme aussi sans efforts. Le service de Dieu ne s'impose plus comme un joug pesant : *Onus meum leve*, dit l'Évangile. Il ne s'agit plus d'une douloureuse soumission à notre destinée implacable, mais bien au contraire de l'acceptation joyeuse, tantôt plus sereine, tantôt plus vibrante et qui peut aller jusqu'à l'enthousiasme. Le stoïcien, le philosophe acceptent l'expiation et l'épreuve, le spirite chrétien s'y abandonne et il sait s'écrier à son tour : « Mon Dieu ! Vous savez ce qui vaut le « mieux, donnez-le moi et conduisez-moi selon votre sagesse pour votre plus « grande gloire. Je suis dans vos mains comme une fronde, car je ne veux « pas vivre pour moi, mais pour vous ! (*Imitation de J.-Christ.*) »

Le Spiritisme nous éclaire sûrement au travers du maquis des préjugés que l'Esprit du mal a semés et dont il a voulu infester le terrain fécond où s'épanouit l'idée religieuse. A notre insu, le Spiritisme développe en nous un sentiment profondément religieux qui constitue une nouvelle source d'énergie, un accroissement absolu de la vie. Il nous affranchit des luttes et des angoisses de la matière, en nous faisant entrevoir un éternel avenir de bonheur et en faisant résonner à nos oreilles l'harmonie grave et pénétrante de l'Univers. Car l'infini dont nous sommes affamés, vers lequel nous aspirons nous attire, et c'est pourquoi sous l'influence salutaire du Spiritisme nous nous abandonnons gaiement à chaque vague qui semble nous en rapprocher.

« Quelles sont grandioses, immortelles, ces sensations intimes où l'âme se « sent toute en Dieu, où l'on porte le monde dans sa poitrine, dit un au- « teur, où l'on touche aux étoiles, où l'on possède l'infini ? Moments divins, « heures d'extases où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande « énigme, respire large, tranquille, profonde comme la respiration de l'Océan, « sereine et sans limite comme le firmament bleu... Instants d'intuition irré- « sistible où l'on se sent grand comme l'Univers et calme comme un Dieu ! « La Terre, le ciel et la mer enveloppent le monde d'une vaste harmonie « et l'on croit entendre le choc de toutes les grandes âmes qui ont jamais « vécu. Il semble que l'âme ne fait plus qu'un avec elles qui vous saluent « en vous disant : « Toi aussi, tu appartiens à la phalange des vainqueurs. »

« La création nous est alors soumise, elle vit dans notre sein et accomplit « en nous son œuvre éternelle avec la régularité du destin et l'ardeur pas- « sionnée de l'Amour. »

Quand l'enthousiasme, l'explosion ardente de l'idée de Dieu en nous, l'excitation religieuse, en un mot, est à son comble, on va jusqu'à jouir de ses souffrances si l'on souffre pour la bonne cause ; la mort même perd son aiguillon, le sépulcre sa victoire. Le contraste entre le bien et le mal s'évanouit dans une souveraine exaltation où le mal s'anéantit et où l'homme l'accepte comme le couronnement glorieux de son existence. Pour lui, désormais, ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur est sans attrait et sans charme car il le fait consister dans les satisfactions morales qui prennent leur source profonde dans le bien, dans l'amour du prochain, dans le dévouement et le sacrifice. Comment en effet se fier au bonheur et aux succès chancelants et fragiles de la vie? Une chaîne n'est pas plus forte que son anneau le plus faible. Or, la vie la plus prospère n'est-elle pas entrecoupée de maladies, de dangers, de désastres, de larmes, de douleurs qui nous donnent la sensation vraie de la destinée que nous avons à y accomplir? Notre vie actuelle n'est qu'un chaînon et la chaîne est sans fin. Le Bonheur est essentiellement relatif et précaire. L'homme que l'on envie n'éprouve pas au fond de lui le sentiment de son bonheur. Tout est en quelque sorte relativité dans la vie humaine ; de sorte que pour cet heureux, soit que son idéal surpasse ce qu'il a pu désirer ou accomplir, soit qu'il ait au fond de lui un idéal secret, soit enfin pour une cause inconnue de tous et qui lui est particulière ; ce bonheur, à proprement parler, n'est pas même un mirage décevant, une fumée que dissipe le vent le plus léger : c'est une apparence sans réalité !

Or, sachons-le bien, le bonheur est d'autant plus grand, d'autant plus intense que l'homme a été plus nourri d'humiliations, de privations, d'ascétisme, de tortures et que sa misère extérieure est devenue plus extrême. Par ces émotions violentes dont il devient le maître et qu'il fait tourner à son bien, l'homme peut échapper au plan matériel et s'élever aux hauteurs les plus vertigineuses.

Le Spiritisme, l'idée chrétienne, nous rendent aisés les sacrifices reconnus inévitables puisque c'est nous-mêmes qui les avons inscrits dans notre destinée, et nous y font même trouver le bonheur. Et s'il n'est pas d'autre influence qui puisse produire un tel résultat, cette seule considération devrait nous le faire adopter ; car cela seul établit son importance capitale dans la vie humaine. Tandis qu'au lieu de ces sentiments élevés qu'il développe en nous, la philosophie humaine, le stoïcisme nous font souscrire aux sacrifices simplement pour nous soumettre à l'inévitable, et nous faire, sans gémir, courber la tête sous l'épreuve.

Le Spiritisme est donc comme une intuition, comme une révélation dont

l'âme se nourrit. Grâce à lui le monde avec ses préjugés n'est plus dangereux ni terrible comme on l'avait présenté. Le spirite envisage l'existence à un point de vue qui fait tout à la fois, l'étonnement et le repos de son âme. Le bonheur comme la souffrance ne font qu'un et sont pour lui la mesure qui lui font connaître Dieu pour l'aimer.

Le préjugé, malgré le raisonnement et la raison, s'érigeant en conservateur de la Tradition, ou d'une certaine tradition, et en défenseur de ce qu'il dénomme modestement les saines idées, comme s'il en avait le monopole, s'est établi l'ennemi du Spiritisme qu'il taxe de philosophie nouvelle, dangereuse et malsaine. Sous le masque perfide de religion, il fait siens les enseignements d'une certaine orthodoxie qui anathématise le Spiritisme parce qu'il a à sa base la triple croyance à la préexistence, à la survie et à la réincarnation, et, par conséquence logique et inéluctable, à la croyance des êtres supranormaux avec lesquels l'homme entre en communication et en une communion vraiment féconde.

Nous avons soif d'une santé indéfectible, d'une vie où la mort n'entrerait pour rien. Nous avons soif d'un bien impérissable, infiniment supérieur aux biens naturels. Cette soif, si nous y réfléchissons, n'est-elle pas l'aiguillon même de nos destinées?

Et cependant, le bonheur est-il autre chose que le but de notre existence, sa conséquence naturelle? Le bonheur, ou mieux les rares instants de bonheur qui sont parsemés dans notre existence, sont-ils autre chose que des encouragements à la lutte, et des moyens pour atteindre à notre idéal? Nous pouvons donc légitimement inférer de cette thèse que le bonheur le plus ordinaire est comme une délivrance nous donnant l'impression que nous échappons au mal que nous pressentions et que nous éprouvions déjà, peut-être. Mais pour le Spirite, pour le disciple du Christ, le bonheur est plus encore. C'est plus qu'un soulagement et qu'une satisfaction morale, c'est l'acceptation du mal qui devient une forme de sacrifice; c'est un moyen, un instrument de perfectionnement qui lui donne la conviction que le mal est vaincu grâce à lui et grâce aux dispositions qu'il lui donne. Il se sent pris de cet esprit de sacrifice, de cette joie sublime qui tient en échec les douleurs terrestres. Il peut dès lors embrasser la souffrance avec toutes ses épines, toutes ses rigueurs : il se mesure avec la mort, car il se sent plus fort que la mort.

Il veut bien croire à la Survie, mais à une survie particulière, sans prendre garde que du fait qu'il admet la survivance de notre personnalité, de notre Moi, il en admet fatalement la réincarnation et la préexistance.

Le monde invisible est le monde réel, le monde vrai, le monde universel dont notre Moi, notre âme n'est qu'une partie infinitésimale. A la mort de l'individu, c'est-à-dire, au moment de la dissociation de l'âme et du corps,

l'âme « immortelle » retourne ou mieux encore, rentre dans l'invisible pour y continuer l'évolution marquée par elle au Livre de sa destinée.

Or, les nécessités de son évolution l'amènent nécessairement à une succession d'existences qui sont bien les chaînons de la longue chaîne de sa vie éternelle. Ces existences constituent à proprement parler, les seuls moyens de perfectionnement, d'avancement et de progrès qui lui sont donnés pour s'élever dans la hiérarchie céleste. Elles sont comme des étapes nécessaires pour franchir les degrés inférieurs et s'élever aux sommets où elle a placé son idéal qui doit se perfectionner lui-même sans cesse.

Mais le fait pour l'âme de s'incarner pour évoluer et de se réincarner nécessairement pour gagner en perfection, constitue pour elle l'obligation d'avoir préexisté à sa vie matérielle actuelle, de se survivre pour pouvoir recourir à de nouvelles incarnations nécessaires et enfin de se réincarner encore jusqu'à l'accomplissement parfait de son idéal, c'est-à-dire, de sa destinée dans le plan d'incarnation. Telle est, exposée sommairement, la théorie du Spiritisme sur ce grave problème de notre être et de notre destinée. Le Spiritisme dis-je, en fait la démonstration et nous prouve aussi que la mort, comme l'a dit Victor Hugo, et comme l'ont affirmé bien d'autres esprits, n'est que l'aurore d'une renaissance, c'est-à-dire, le point de départ de notre union intime et harmonieuse avec l'Univers. Mais il nous enseigne aussi que notre union avec Dieu se fait déjà sur notre plan terrestre par la prière qui devient un acte fécond en influx d'énergie spirituelle de nature à modifier aussi bien les phénomènes matériels que ceux de l'âme. De plus, la prière donne une saveur nouvelle à la vie et nous procure une paix intérieure qui se manifeste à l'extérieur par les effusions de Charité.

Il est évident que « des êtres aussi différents par leurs capacités et leurs conditions que sont les hommes ne doivent pas également remplir la même fonction spirituelle. Deux individus quelconques n'ont pas à résoudre les mêmes difficultés, ne peuvent pas atteindre les mêmes solutions ».

Voilà une objection qui est souvent faite quand un problème se pose d'une nature philosophique, morale et religieuse. A cela, je réponds que le Spiritisme ne désigne pas une espèce unique et qui doive être nécessairement commune à tous. C'est un ensemble de qualité dont chacune à son tour peut servir d'idéal à différents individus à la condition de procéder de Dieu et de son enseignement unique d'amour qui contient à lui seul, toutes les lois et les prophètes. Ce principe est en nous : il sommeille dans notre conscience profonde et constitue un élément puissant de subjectivité qui, sous l'influence d'un choc fait irruption dans notre conscience première, mais il est aussi objectif sous l'influence de l'invisible qui, ne l'oublions pas, pèse sur nous et nous pénètre. L'objectivité est le propre objet de la pensée ; la subjectivité est le fait du sujet pensant. L'objectivité n'est que le

reflet d'une réalité extérieure prise dans le monde spirituel qui nous baigne. La subjectivité est l'écho de notre conscience profonde qui se répercute sur notre pensée sous l'action de notre déterminisme, de notre destinée, et, en dernier ressort, de notre libre arbitre. L'état de conscience peut être considéré comme un fait plein qui appartient aux réalités véritables et aux énergies qui meuvent le monde.

Aussi bien, quoiqu'on dise et que l'on fasse, quelle que soit la force, quels que soient les efforts désespérés de l'alliance humaine, du préjugé des soi-disants scientifiques, comme aussi des diverses formes religieuses constituées, le Spiritisme par ses enseignements fait bien partie de l'atmosphère morale (que nous respirerons de plus en plus). Bien des hommes ont adopté sa consolante philosophie qui n'avaient jamais supposé en être capables. Ils sont même en si grand nombre que nous pouvons négliger ce qui pourrait s'y mêler d'échecs, d'illusions, de défaillances, comme de toute entreprise humaine. Cette progression, lente à l'origine, mais sûre, est la garantie même de l'avenir : car il serait téméraire de se laisser aller sur ce point à un optimisme cependant bien réfléchi. Nous devons toujours avoir présente à l'esprit, comme une nécessité inéluctable, cette lutte, cette révolte des deux natures de l'homme : l'une tendant sans cesse à dominer l'autre. A la nature idéale, intellectuelle s'oppose la nature basse, charnelle, celle des sensations, des instincts corporels, des désirs égoïstes, des intérêts les plus matériels.

Mais les dénégations ne peuvent infirmer les faits éclatants, sous le prétexte que la vieille scholastique ne les a pas nomenclaturés, ou parce qu'elle n'a pu les expliquer. Le mensonge ne peut anihiler, ni atténuer la force de la vérité. Rien, dit un auteur, n'est plus stupide que de traiter un fait psychologique comme s'il n'existait pas, simplement parce que nous sommes incapables de l'éprouver nous-mêmes. La religion et la science étant coéternelles devront concourir indéfiniment au développement de la vérité, chacune dans la sphère de ses moyens. Ni l'une, ni l'autre ne peuvent décréter de dogme, d'absolu, d'immuable, d'intangible : et ce serait une étrange aberration d'esprit que de croire aveuglément à une doctrine enseignée par elles et reposant sur les principes donnés par elles. La force de l'évolution universelle et la marche itinérante des êtres sont là pour démontrer que le dogme, l'absolu, l'immuable sont l'absurde, car ils éveillent l'idée de l'arrêt, de la fixité, de l'immobilité. Or est-il admissible que dans le mouvement universel où la vie se manifeste sous toutes ses formes, sur le plan physique, comme sur le plan intellectuel, il puisse y avoir un arrêt sur un point donné ? Cet arrêt serait la négation de la marche incessante en avant, ce serait le recul, ou tout au moins, la stagnation en arrière, ce qui est impossible. Le monde matériel marche en avant, le monde intellectuel en fait de même.

Une loi naturelle d'affinité, d'attirance entraîne tous les éléments de même nature et s'en fait des auxiliaires. Les forces se combinent, sans jamais se ralentir et tendent toujours à l'accomplissement de l'évolution de tous les êtres et de la matière. C'est là la conception rationnelle, scientifique et philosophique de la loi d'évolution, de la loi de vie, et tout ce qui peut y contredire n'est que préjugé, illusion, mensonge.

Le Préjugé et l'Invisible

PREMIÈRE PARTIE

J'ai déjà indiqué que le préjugé s'était en quelque sorte fait *un* avec certains enseignements religieux qui rejettent, par intérêt, ou mieux dans l'intérêt d'une cause, toute particulière, ce qu'ils dénomment perfidement la *théorie* de la préexistence de la survie et de la réincarnation, alors que ce sont là des vérités indéniables que la raison et le raisonnement démontrent, et qui sont à la base même de la philosophie chrétienne qui est celle du Spiritisme. On pourrait même dire que pour beaucoup, pour le plus grand nombre de ceux qui rejettent ces vérités, c'est au préjugé seul qu'ils sacrifient en niant, étant donné que les enseignements religieux sur ce sujet leur sont inconnus ou parfaitement indifférents. Mais l'expérience, dans sa vivante réalité pousse irrésistiblement l'homme à sortir des limites étroites où la science prétend l'enfermer. Le monde réel est mieux constitué, plus riche et surtout plus complexe que celui de la science. C'est pourquoi nous avons à la fois des raisons pratiques et des raisons spéculatives de tenir à la croyance particulière au monde invisible. En effet, par la communion avec l'invisible, notre vie se transforme et nous devenons des hommes nouveaux. Notre régénération, modifiant notre conduite, a sa répercussion dans le monde matériel. Dès lors, comment refuser le nom de réalité à ce qui produit des effets au sein d'une autre réalité ? Comment oserait-on soutenir que le monde invisible est irréel ?

Nous sommes certainement enracinés dans le monde invisible, dans le monde qui, prenant le monde visible, le pénètre immatériellement, par la pensée, par l'intelligence et par la conscience. La démonstration en a été faite par l'expérience ; et quand l'homme veut se donner la peine de penser, de se recueillir, il est amené nécessairement à constater que les ramifications de notre conscience que les prolongements de notre conscient, s'étendent bien au delà du monde de la sensation et de la raison, dans une région que l'on peut appeler mystique, peut-être, mais sûrement *supra* naturelle et inconnue de nous, mais pressentie par nous.

C'est dans cette région que prennent naissance nos tendances vers l'idéal. Et, comme l'homme par définition et suivant les influences de sa destinée,

de son déterminisme, doit évoluer en vue de cet idéal à atteindre, il est aisé de conclure que nous pénétrons, que nous sommes enracinés dans le monde invisible, car nos aspirations les plus hautes sont bien le centre de notre personnalité. Or, le monde invisible n'est pas issu d'une conception toute idéale. Il EST en réalité, sous une forme normale qui nous échappe et que nous ne connaissons que par la révélation et la raison, mais que nous pouvons percevoir par les effets matériels qu'il est appelé à produire sur notre plan matériel et qui affectent réellement nos sens. Il EST, dis-je, et il manifeste irrécusablement son existence par les effets qu'il produit sur le monde visible. Le préjugé a beau s'inscrire en méfiance et en faux contre ces manifestations, il est victorieusement démenti par les phénomènes qui se produisent quotidiennement, et qu'il est aussi puéril que téméraire de contester. Ce n'est point là une hypothèse, une déduction subtile, mais bien un fait certain, une précision qui doit nous attacher, car son caractère de sincérité, absolument manifeste, ne laisse aucune place à l'idée d'empirisme qui caractérise si bien le préjugé.

L'invisible pèse sur nous, nous environne et nous presse, et c'est par l'intuition c'est-à-dire par une forme pensée particulière mise en collaboration avec le raisonnement de l'invisible que peuvent naître et que naissent les grandes conceptions qui gouvernent le monde.

L'intuition si nous voulons être sincères, n'est autre que la perception que nous avons d'une idée ou d'une forme pensée au moment même de son éclosion dans notre pensée. Cette perception est due en entier à une influence objective due elle-même à une force, à une volonté qui nous est étrangère et que nous devons raisonnablement placer sur un plan psychique avec lequel notre conscience nous met accidentellement en rapports. Mais c'est de ce plan psychique auquel il nous est donné d'aborder qu'émanent ces radiations qui nous illuminent et que, suivant leur forme et suivant leurs conditions d'émission, nous dénommons : pensées, idées, découvertes, intuitions, etc.

Mais, quel est le foyer procréateur? quelle est l'idée mère qui a engendré cette forme pensée qui nous frappe et que nous traduisons d'une main sûre, malgré son étrangeté, sa nouveauté?

L'analyse philosophique et psychique ne peuvent qu'établir des hypothèses toutes aussi fragiles qu'invraisemblables.

Le Spiritisme nous dit que ce foyer inlassablement fécond réside, soit dans notre conscience profonde, soit dans ce monde invisible où évoluent des âmes, des esprits élevés dont la mission, toute d'amour et de bien pour notre humanité encore bien attardée, est de lui dispenser généreusement, mais graduellement les lumières qui lui sont nécessaires pour mieux connaître

chaque jour les mystères et les secrets de notre être, et ceux de la nature dont nous sommes bien des parties intégrantes quoique infinitésimales.

La Conscience

Il est incontestable que nous avons deux consciences; l'une: celle à laquelle nous obéissons spontanément parce que superficielle, si j'ose m'exprimer ainsi, est dénommée conscience première. L'autre appelée conscience profonde ou subliminale qui est bien le réservoir immense où sont contenues toutes nos impressions, tous nos faits, toutes nos sensations, comme aussi toutes nos idées les plus insoupçonnées et toutes nos énergies latentes. La conscience seconde est comme l'encyclopédie vivante renfermant dans ses plus minces détails l'ensemble des sensations et des perceptions de nos existences antérieures. Cette conscience a eu sa genèse en nous au jour béni où notre être, franchissant enfin la dernière étape de l'évolution animale, s'est élevé au stade supérieur de l'humanité et en a gravi le premier échelon. L'être successivement enrichi, au cours de ses nombreuses réincarnations, par les progrès incessants de son intelligence, a enregistré et gravé dans sa conscience toutes les empreintes résultant de ses efforts dans le bien, comme aussi toutes celles produites par le mal qu'il a fait. En un mot, la conscience profonde est notre conscience générale, alors que la conscience première serait plutôt une conscience particulière, spéciale à notre existence actuelle laquelle ne retient, malgré tout, qu'une partie de nos impressions et de nos actes de toute nature, alors qu'ils sont toujours gravés dans notre conscience profonde.

Ainsi peuvent s'expliquer les impulsions imprévues, les sympathies et les antipathies non motivées, les préjugés, les hypothèses hardies, les superstitions, les caprices et toutes les croyances irraisonnées, C'est de notre conscience profonde certainement que viennent nos rêves et c'est vers elle qu'ils retournent. C'est de cette même source que viennent le mysticisme, les phénomènes d'automatisme, d'hypnotisme, d'hallucinations, d'hystérie et de télépathie. La conscience profonde nourrit aussi la vie spirituelle qu'elle anime d'une activité qui est toujours fonction de l'intensité de la vie.

(*A suivre.*)

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Causeries sur l'Éducation

Avant de commencer nos causeries nous croyons devoir donner ici quelques extraits d'un article de notre distingué collaborateur M. Dubois de Montreynaud, paru dans le Fraterniste *du 6 décembre, et qui a précisément trait à la question de l'éducation de l'enfant.*

Il faut à l'enfant des leçons de choses appropriées au développement de son intelligence, et qui doivent être en rapport de son âge et de ses aptitudes qu'il faut savoir discerner afin de les préciser et de les affirmer. Mais il faut avant tout l'orienter vers cet idéal qui doit être à la base de tout l'enseignement, vers Dieu !

Nous savons, par la triste expérience que nous venons d'en faire et dont les conséquences se font ressentir chaque jour que l'éducation morale sans Dieu est une pitoyable chimère. Nous savons aujourd'hui qu'elle conduit fatalement celui qui la reçoit vers le matérialisme, l'égoïsme, l'orgueil qui sont la négation du Bien et de la Vérité ; et nous savons aussi que malgré les séductions qu'elle veut présenter, elle conclue en dernière analyse au mal, au désespoir, quand elle ne fait pas de l'homme un criminel.

Il faut enseigner à l'enfant l'amour de Dieu, l'amour de ceux auxquels il doit le jour, l'amour du prochain et de toutes les créatures. L'amour de Dieu est le principe sacré, la pierre angulaire sur laquelle tout ce qui est de l'homme doit être établi. A l'enfant il faut montrer Dieu comme un Père, comme un être suprême qui, invisible est partout, à qui nous devons tout ce qui est en nous et autour de nous. Il faut lui enseigner Dieu bon, Dieu miséricordieux, Dieu qui pardonne inlassablement, mais aussi Dieu juste qui punit à raison de la faute commise et qui met à ce prix notre rédemption. Il faut lui enseigner Jésus-Christ fils de l'homme, mort sur la croix par amour pour tous les hommes qui sont comme lui, fils ou enfants de Dieu, enfants du même Père, puisque tous créés par son amour, par conséquent tous frères sans distinction de classes, de races, etc.

Il faut lui apprendre qu'avant de naître à cette vie, nous avons déjà vécu, comme nous revivrons pour mourir encore et renaître sur cette terre ou dans d'autres mondes jusqu'à ce que nous soyons devenus plus parfaits et assez évolués pour être dignes d'habiter auprès de notre Père céleste dans une de ses nombreuses demeures promises par le Christ dans son Évangile. Il faut surtout qu'il sache bien que le Ciel et l'Enfer ne sont que des images, sans aucune espèce de ressemblance avec ce que certaines orthodoxies enseignent ; et que ce sont là des symboles qui figuraient à nos yeux spirituels la récompense du Bien et l'expiation du mal et après l'expiation, la Rédemption.

Il faut lui apprendre le désintéressement, l'abnégation, le dévouement, le sacrifice. Il faut développer en lui les qualités du cœur ; il faut diriger en les affirmant, sa personnalité, son caractère et sa volonté. Il faut avec le plus grand soin éloigner de lui ces enseignements puérils, ces légendes et ces traditons surannées qui ne répondent plus aux nécessités de l'éducation actuelle et qui ne peuvent que fausser son imagination et son jugement. Tout au moins, faut-il le mettre en garde contre des fictions, en lui faisant

entrevoir que quand il aura grandi, on lui fera connaître la vérité. Car il faut, à tout prix éviter, qu'arrivé à sa maturité, il ait à rougir de sa naïveté et le mettre dans le cas de reprocher à ses éducateurs d'avoir abusé de leur autorité pour lui donner un enseignement qu'il devait un jour rejeter.

Il faut l'élever dans les principes de la religion de ses parents. J'ai dit : de la Religion car il faut à la base de l'éducation, une Religion, une idée religieuse. J-J. Rousseau n'a-t-il pas dit, et combien d'autres avec lui, que si la Religion n'existait pas, il faudrait en inventer une pour élever les enfants. Mais il faut veiller à concentrer tout particulièrement son attention sur les principes qui ne s'écartent pas de la doctrine chrétienne par leur interprétation fantaisiste et intéressée. Sans heurter de front les enseignements qui peuvent lui être donnés, il convient d'éveiller en lui le doute sur ces enseignements afin qu'il puisse y réfléchir et se former une conviction. Ainsi il acquerra une certaine indépendance, il exercera son libre arbitre suivant ses dispositions particulières, suivant sa conscience et en pleine liberté, de sorte que si un jour il s'aperçoit que quelqu'un des siens se dérobe à certaines obligations confessionnelles, comme par exemple la pratique des sacrements et de certaines manifestations rituelles, il puisse en demander raison et apprécier en les discutant, les explications qui lui seront données.

Il faut que l'enfant sache bien que la naissance et la mort ne sont que des mots qui doivent servir à déterminer les points extrêmes des évolutions de l'homme ; qu'il sache bien que ceux qui, en ce monde nous ont précédés, sont « disparus » et non pas absents, qu'ils vivent auprès de nous, les uns pour nous solliciter au bien, nos anges gardiens, les autres, esprits mauvais, pour nous entraîner dans le mal. Qu'il sache encore que le bien comme le mal ont été voulus par nous pour l'accomplissement de notre destinée. Le Bien qui nous arrive, le bonheur toujours éphémère qui peut nous être donné doit être considéré comme une période d'arrêt, un gîte d'étape où nous devons nous recueillir et nous approvisionner des forces morales et physiques qui nous sont nécessaires pour affronter les périls de la lutte incessante et nous assurer le triomphe final.

Quand l'enfant sera arrivé à l'âge de raison, à l'adolescence, à ce moment où la vie réelle lui ouvre ses portes, qu'il soit armé contre l'égoïsme et contre les vaines séductions de la vie, qu'il soit à même d'envisager les obligations que lui impose sa destinée pour en accepter généreusement les charges.

Mais avant tout qu'il ait confiance, qu'il ait en Dieu cette foi vive et féconde, qui le soutiendra et le rendra fort. Alors sa raison lui fera sans peine entrevoir la vérité et discerner l'ombre de la réalité. A ce moment, il verra clairement à quoi tendaient les fictions dont on avait bercé son enfance. Il verra dans leur réalité les figures qui enveloppaient les idées premières qui ont servi à créer ces édifices brillants, dont les religions ont fait leur culte, qui

n'ont jamais eu que l'amour de Dieu et du prochain comme objet, mais qui ont été exploités et déformés par l'orgueil et l'égoïsme de quelques-uns.

On lui apprendra à prier, c'est-à-dire à élever son âme vers ce Père céleste dont il est l'enfant bien aimé, on lui dira que la vie doit être un continuel hommage de reconnaissance envers Celui qui la lui a donnée pour lui permettre d'atteindre au bonheur. On lui dira que la vie doit être une continuelle prière, non pas une prière officielle cataloguée, récitée ou marmotée d'une aube à l'autre, mais un élan rapide fugitif de l'âme dans l'accomplissement de son devoir, par le travail que sa destinée lui a imparti. On lui dira que le travail anoblit et sanctifie celui qui sait l'accomplir en élevant son âme à Dieu !

Et pour terminer cette esquisse rapide, je dirai à cette mère chrétienne de veiller avec un soin jaloux sur le choix qu'elle pourra avoir à faire de ceux qui devront l'aider dans la tâche difficile de l'éducation de son enfant. L'école sans Dieu a étouffé dans le cœur du plus grand nombre des éducateurs de la jeunesse, les sentiments d'affection et d'intérêt qui leur sont si nécessaires pour aider à l'éducation de la famille. L'arrivisme, cette effroyable hybridation du matérialisme, a semblé devenir la règle impérieuse à laquelle on sacrifie le plus noble et le plus sacré des devoirs.

C'est à cette école sans Dieu, sans la moindre base morale solide, dans laquelle l'enfant entre ignorant et d'où il sort sans avoir seulement appris à se connaître lui-même, à savoir d'où il vient, ce qu'il est et où il va, où l'on a négligé totalement de l'instruire sur les éléments même les plus rudimentaires de la plus importante des sciences, celle des âmes, de leur vie et de leur évolution par l'effort et le travail vers le bonheur idéal ; c'est à cette école que nous nous proposons de faire son procès, dans l'intérêt de l'enfant et dans celui de la société tout entière. — (*A.*)

La Religion de l'Evolutionnisme

INTRODUCTION

La position du problème religieux

Une enquête intéressante. — Le désarroi dans les idées religieuses et philosophiques modernes. — L'évolution réelle de la pensée. — Le progrès matériel et éthique. — Les extrêmes de l'humanité et les formes religieuses.

Le problème religieux et le problème de la destinée. — La conciliation à

faire pour sa solution. — La valeur des religions. — La lutte autour du monothéisme. — Son orientation actuelle.

La pensée moderne et ses méthodes. — Science et métaphysique. — Le postulat d'harmonie. — Le caractère de cette étude. — Sa division.

L'idée première du présent travail a été suggérée par les résultats d'une enquête au sujet de l'état actuel du sentiment religieux, faite par M. F. Charpin en 1907, sur l'invitation du *Mercure de France*. La question posée aux personnalités les plus éminentes de la science contemporaine était la suivante : Assistons-nous à une évolution ou à une dissolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux ?

Il est à peine possible d'imaginer une plus grande variété dans les réponses faites. Parmi les catholiques orthodoxes, relativement peu nombreux, c'est François Coppée qui dans la candeur de son âme a donné la réponse la plus caractéristique : *Credo in sanctam Ecclesiam catholicam*. Aux antipodes du poète, le chirurgien Le Dantec envisage le sentiment religieux au même titre que l'appendice du cæcum, dernier vestige des viscères des grands herbivores qui figurent dans la liste de nos ancêtres. Entre ces deux affirmations concrètes — autant que simples — tourbillonnent les idées et les systèmes les plus divers.

Parmi ceux-ci, il convient d'assigner une place à part d'abord à la profession de foi de Gorki qui, « au nom de la force créatrice de nos désirs de liberté, de vérité et de justice », demande de remplacer la croyance en un Dieu personnel par « un sentiment joyeux et fier de la conscience d'un lien harmonique unissant l'homme à l'univers ». Gorki a foi au surplus dans le lent, mais sûr acheminement de l'homme à la perfection. Signalons ensuite l'opinion curieusement subtile de M. Minsky, disciple de Mainfaender, qui voit dans la vie, non pas une idylle matérialiste de confort et de science, mais une tragédie mystique dans laquelle le but de l'homme n'est pas l'affirmation de soi-même dans le bonheur, mais la négation de soi-même dans la divinité. Enfin, M. Istrati, ancien ministre et membre de l'Académie roumaine, estime que nous assistons à la dissolution des formules et à l'évolution de l'Idée. La religion de l'avenir, basée comme la science sur l'observation et l'expérimentation, sera à son avis le spiritisme.

L'enquête de M. Charpin a mis, une fois de plus, en un relief saisissant combien est lent le progrès des idées humaines, combien sont diffus et en apparence contradictoires les essais de synthèse des vérités élémentaires. A n'envisager que superficiellement les choses rien n'est plus banal, à y regarder de près rien n'est plus déconcertant que pareille constatation, d'autant

plus que l'effort vers la vérité est fait avec une bonne foi remarquable et souvent avec une élévation morale qui impose le respect (1).

Il importe d'étendre cette réflexion à l'évolution historique tout entière de la pensée humaine. Sans doute notre documentation matérielle, merveilleusement élargie au cours de ces derniers siècles, nous permet plus que jadis des précisions et nous évite des équivoques. Mais il n'en est pas moins vrai que quatre cents ans avant Jésus-Christ, la philosophie grecque atteignit les sommets de la spéculation philosophique. Elle ne fut d'ailleurs ni la seule, ni la première. Les recherches ethnologiques et philologiques de la science contemporaine ont dégagé de la gangue des symboles et des gravats accumulés par une incompréhension séculaire l'élévation des idées génératrices de l'ésotérisme égyptien et des grandes religions orientales et force nous a été de reconnaître que nous ne sommes guère allés plus loin.

Il faut même élargir la question au problème du progrès humain. Il ne peut évidemment s'agir d'identifier celui-ci avec les conquêtes de la technique. Les merveilles de l'électricité, les applications des ondes hertziennes, des rayons Roentgen, de la radioactivité, etc., etc., toute notre organisation sociale, politique et domestique, voire même toute notre production artistique littéraire et philosophique, ne sont que l'expression extérieure de notre civilisation, proportionnelle à l'intensité des facteurs efficients et adéquate aux nécessités de la cohabitation d'aujourd'hui. Si l'on s'élève à la considération de la puissance créatrice fondamentale de nos grands hommes, rien ne démontre la supériorité des cerveaux modernes. Les constructeurs des palais de Cnosse, voire ceux des cromlechs de Stonchenge et d'Avebury, pour ne pas parler des merveilles architecturales dont les Romains ont parsemé l'Europe, les Grecs le bassin méditerranéen, les Égyptiens la vallée du Nil, les races sémitiques la Mésopotamie, etc., etc., ne sont pas essentiellement inférieurs à nos ingénieurs et que n'auraient pas produit avec les facilités d'étude et d'exécution de notre temps, avec l'admirable multiplicité de ses suggestions, Archimède et Euclide, Phidias et les sculpteurs inconnus des Pharaons, le divin Homère et l'auteur du *Cantique des Cantiques* ?

Nos contemporains ont-ils atteint un niveau moral supérieur ? Quand on

(1) Henry Van de Vos, dans « Werte und Bewertungen in der Denk-Evolution » (Karl Curtius, Berlin, 1909) explique le peu de résultats pratiques de l'immense effort intellectuel de l'humanité par la résistance que rencontre cet effort dans les préjugés naturels de la pensée humaine, les « idola tribus » (anthropomorphismes et anthropopathismes) et les « idola fori » (abus des abstractions et sophismes) de Bacon. Il améliore ainsi la position de la question, mais ne résoud pas celle-ci.

Van de Vos se borne, d'autre part, à dégager une conclusion tactique en préconisant de ramener les quantités et les évaluations douteuses à des valeurs réelles, de dégager de ces valeurs réelles des quantités connues et de chercher dans les relations de celles-ci le principe unique, inconnu de la nature. C'est dire que le problème reste intact.

se rappelle les hautes et sereines manifestations de patriotisme, de dignité, de générosité et d'abnégation, dont fourmille l'histoire ancienne, il faut se résoudre à penser, que s'il y a des déplacements de l'idée morale, il n'y a pas de progrès essentiel dans les sphères supérieures de l'humanité. D'autre part la brute humaine est également de tous les temps. Les solidarisations d'intérêts, la nécessité d'assurer l'ordre dans le gouvernement de populations toujours plus denses, ont brisé les formes sociales trop dures de l'antiquité et le droit individuel est respecté davantage. Mais sous ces apparences, si l'on descend dans les bas fonds de la société, si ailleurs l'on gratte le vernis des formes, l'on voit que les instincts inférieurs sont restés les mêmes. Le sociologue, le moraliste, tout observateur rencontrent à chaque pas des abîmes d'abjection. La brute humaine n'est pas transfigurée : elle est simplement tenue en respect par les barrières que les conditions matérielles de l'existence ont élevées. Non seulement la plèbe déchaînée reste capable de toutes les horreurs, mais combien n'y a-t-il pas dans les couches sombres des pays de haute civilisation de ces mœurs, de ces débordements, de ces brutalités coutumières, dont le citoyen d'Athènes ou de Rome se serait détourné avec mépris ?

Les extrêmes de l'humanité semblent ainsi rester immobiles.

Il n'y a guère d'amélioration visible au bas de l'échelle et l'homme ne s'élève pas au delà des sommets déjà atteints. Artistes et philosophes, poètes et techniciens voient surgir dans les brumes du passé des cimes vertigineuses et étincelantes qu'ils ne dépasseront jamais.

Au point de vue religieux, cette constatation prend une nuance spéciale très caractéristique. Partout et à toutes les époques l'histoire de la pensée humaine a constaté l'effort d'êtres d'élite, arrivant aux limites suprêmes de l'intelligence et communiant, malgré la diversité de race, de milieu et de culture positive, dans une solidarité éthique d'autant plus parfaite qu'elle se formait dans des hauteurs plus sublimes et d'autant plus claires que les circonstances extérieures, l'obtus despotisme des religiosités vulgaires surtout, lui permettaient de s'affirmer plus librement. C'est dire que l'élévation éthique supérieure semble indépendante des formes extérieures de la religion. Elle se rencontre indifféremment dans les diverses confessions chrétiennes, dans les religions sémitiques proprement dites, dans les religions orientales et dans certains milieux ralliés aux théories du matérialisme et de l'agnosticisme.

L'on ne peut que constater que personne parmi les correspondants de M. Charpin n'a envisagé le problème religieux dans ce cadre le plus large de tous et le seul intéressant. Le problème religieux, en effet, n'a guère d'importance intellectuelle si on ne le considère pas comme le problème des

destinées de l'humanité. Nombreux sont ceux qui ont proclamé l'infériorité de la conception théiste ancienne de l'univers et le triomphe de l'idée évolutive, mais il reste à formuler la synthèse qui tienne compte de tous les matériaux fournis par l'observation tant naturaliste que psychologique, et satisfasse en même temps l'indestructible besoin de l'homme de trouver à l'univers et à lui-même un sens et une raison d'être adéquats à son intellectualité.

C'est une conciliation qu'il importe en réalité de faire, la conciliation entre le fait historique, très peu encourageant à première vue pour toutes les visées métaphysiques, ainsi que pour toutes les illusions des dogmatismes positifs, et ce besoin de savoir, qui, lui aussi, est un fait précis et tient sous sa hantise aussi bien ceux qui s'y abandonnent pleinement que ceux qui prétendent le faire taire et l'éliminent de leurs préoccupations.

L'histoire n'est pas sans nous fournir quelques points de repère. S'il n'a guère été donné aux religions de déplacer les extrêmes entre lesquels se meut l'évolution de l'humanité, en revanche chacune a déterminé des courants d'une utilité pragmatique évidente. Chacune a amené des synthèses intellectuelles et morales qui ont été des guides précieux pour les ascensions individuelles, tout en créant ou en consolidant les cadres indispensables de la société humaine. Si aucune religion n'a été en mesure de guider les individus et les nations dans la voie des ascensions sans secousses douloureuses, toutes, à des degrés divers, ont fourni des soutiens à la fragilité humaine et lui ont prodigué des consolations inestimables dans les affres des luttes et des épreuves de la vie.

En ce qui concerne plus spécialement notre civilisation occidentale, c'est l'idée monothéiste qui, depuis environ 2.000 ans, a fait la conquête des esprits et qui domine chez nous le courant intellectuel, moral et sentimental. Cette idée monothéiste, en affirmant l'existence d'un Dieu personnel, a maintenu entre celui-ci et l'univers, sa création volontaire, un dualisme absolu. Or, si l'on envisage de haut la lutte actuelle des idées, la question qui se pose est essentiellement celle de savoir si cette idée monothéiste et son corollaire, le dualisme, peuvent être maintenus à l'étape actuelle de l'intellectualité humaine. Nous voyons se concentrer, pour sa défense, toutes les forces des dogmatismes anciens, quelles que soient leurs nuances. Contre elle se dressent, avec une décision de plus en plus grande, les tendances scientifiques et philosophiques modernes, soit que celles-ci convergent vers une synthèse religieuse nouvelle, soit qu'elles visent à dissocier définitivement toute conception transcendante du monde et des destinées de l'humanité. L'enjeu véritable de la lutte est là. Les revendications d'une origine divine exclusive et d'une autorité absolue et souveraine sur l'humanité tout entière, qu'élevèrent jadis les églises ennemies, ont perdu leur âpreté et sont

reléguées de plus en plus dans le domaine des discussions secondaires.

L'on peut dire sans hésitation que jamais l'humanité ne s'est trouvée en présence d'un conflit aussi intéressant par son envergure, par sa complexité et par ses aspects mouvants. Il est inutile de retracer le tableau complet de ceux-ci, cet essai ne prétendant en aucune façon être une histoire de la pensée moderne. Bornons-nous à esquisser l'orientation du moment. La prédominance du courant matérialiste et agnostique dans l'évolution de la pensée moderne semble toucher à sa fin. S'il est vrai que nous voyons descendre aujourd'hui les théories des Büchner et des Haeckel aux couches inférieures, d'autre part il est indéniable que les sommets les ont abandonnés à peu près entièrement. Leurs derniers tenants se cantonnent dans un agnosticisme pratique qui estime simplement inutile l'effort fait pour pénétrer les mystères de la destinée. A cet égard l'enquête de M. Charpin équivaut à un referendum assez surprenant pour ceux qui terminèrent leurs études il y a une vingtaine d'années, en plein triomphe du naturalisme. Parmi les coryphées actuels de la pensée humaine, qui ont donné leur avis au *Mercure de France*, les adeptes avérés du monisme matérialiste restent un nombre infime : sur cent-quarante et un, on en compte à peine huit ou neuf. Encore les plus affirmatifs de ceux-ci sont-ils des politiciens, dont l'opinion n'a pas grande valeur, parce qu'elle s'inspire moins d'une étude sereine des données fondamentales du problème que de considérations pratiques et d'une confusion assez grossière entre l'idée religieuse et le dogmatisme.

En somme, l'on ne peut que constater que l'impérieux besoin d'une morale positive et d'une conception philosophique dépassant les contingences immédiates persiste et détermine une réaction spiritualiste intense. Les deux termes « réaction » et « spiritualiste » sont assez inexacts. En effet, si l'on examine le mouvement dans son orientation générale, l'on s'aperçoit qu'il ne s'agit aucunement de ramener la philosophie aux spéculations abstraites en abandonnant le terrain de l'observation et de l'expérience indépendantes. Il ne s'agit pas davantage de remettre en honneur le dualisme, qui est à la base du spiritualisme ancien.

L'ensemble du mouvement antimatérialiste conserve comme point de départ les constatations positives, les travaux et les recherches des sciences naturelles. Il leur reconnaît sans marchander le mérite d'avoir débarrassé les abords des problèmes, qui, de tout temps, ont dominé les inquiétudes de l'humanité, et d'avoir permis l'espoir de bâtir une nouvelle conception cosmique. En revanche il refuse de se laisser emprisonner dans des méthodes, dont l'exclusivisme ne fut justifié — et en partie seulement — que par la nécessité d'une réaction contre l'apriorisme scolastique. Il refuse plus énergiquement encore de s'inféoder à un dogmatisme pire que l'antique dogmatisme religieux, en ce sens que le monisme matérialiste comporte une évidente

castration de la nature humaine précisément dans ses manifestations les plus élevées et dans ses aspirations les plus puissantes.

Si le mouvement reste encore irrégulier, si des remous puissants le coupent, son orientation générale est néanmoins nette. Les écoles néo-spiritualistes (*sit venia verbo*) veulent donner à l'humanité en raison et en vérité ce que les religions anciennes lui donnaient en affirmations autoritaires et en apparences. Elles ne prétendent pas franchir sur les ailes de la foi ni sur celles de l'abstraction philosophique, l'abîme qui sépare le fini de l'infini. En revanche elles ont l'ambition de situer clairement l'humanité dans l'univers, de préciser ce qu'est l'homme et ce dont il est capable, de projeter enfin une lumière positive sur sa marche à travers les ténèbres de l'évolution cosmique.

Est-ce à dire que nous retournons à la métaphysique ? En aucune façon, du moins si l'on réserve la qualification de métaphysique à l'effort de s'évader de l'essentiel relativisme des conceptions humaines. Les naturalistes font un abus étrange du reproche « faire de la métaphysique » et l'appliquent volontiers à tous ceux qui sont conduits par leurs recherches au delà des faits d'observation. Ils ne voient pas que, dans le sens rigoureux du mot tout le monde fait de la métaphysique. Les matérialistes, les tenants de l'énergétisme d'Ostwald autant que les épigones de l'ancienne théorie atomistique, font même de la métaphysique particulièrement audacieuse en réduisant la réalité possible aux forces qu'ils s'imaginent pouvoir mensurer « sans résidu ». Le positivisme et l'agnosticisme ne sont guère que des affirmations de principe équivoques. Il est facile de se rendre compte que l'idée évolutive, telle que Spencer la développe, mène au delà de l'observation pure. Un Mach s'expose encore davantage au reproche de faire de la métaphysique, quand il considère toute la réalité, y compris le « moi », comme des complexus de sensations de stabilité relative. Il va tout droit à la plus subtile des métaphysiques, c'est-à-dire à l'idéalisme de Berkeley.

Il s'agit ici avant tout de déterminer la légitimité des méthodes pratiques à suivre. La pensée ne peut se dispenser de conclure. La valeur, l'utilité et la nécessité éventuelle de ses conclusions dépendront des services qu'elles sont appelées à rendre comme fil conducteur dans le désarroi des opinions et des recherches humaines. A ce point de vue l'hypothèse philosophique concrète doit être formulée, tout comme il importe de formuler la loi physique, synthèse des travaux antérieurs et guide des constatations futures. — Du moment que l'on s'est gardé du jeu des abstractions imprécises, des déductions aprioriques et de raisonnements syllogistiques purs, — toujours dangereux à cause de l'imparfaite exactitude ou de l'imparfaite compréhension des prémisses, — du moment que l'on s'est maintenu sur le terrain de l'observation positive et dans l'ordre des choses concevables, il est indifférent

que l'on soit conduit à une conception du problème de la destinée dépassant la réalité directement accessible. Si cette conception ne doit rien aux postulats dogmatiques traditionnels, si elle se dégage directement de l'examen des faits, on doit lui reconnaître la même autorité qu'à toute hypothèse scientifique respectable.

Il importe encore de mettre en relief qu'il y a à la base de ce travail un postulat : la nécessité d'une logique, d'une justice et d'une harmonie des choses. Mais ce postulat est à la base de toutes nos préoccupations, de toute notre vie intellectuelle, de toute notre science. Ce n'est pas tomber dans « le culte mystique de la causalité » que d'admettre franchement ce point de départ.

Soyons ici précis complètement et sans réticences. D'un côté rien n'est plus justifié que l'opposition violente de la science moderne contre les procédés d'une scolastique qui s'hypnotise sur le pourquoi et la raison dernière des choses comme si la connaissance immédiate et intégrale du monde lui était due ou accessible. Il faut reconnaître à la fois que la préoccupation d'une solution immédiate et intégrale du mystère cosmique est excessive, et que, rien n'est aussi décevant que d'opérer avec des formules comme avec des quantités mathématiques. Hume a établi une règle scientifique définitive en disant qu'il ne peut s'agir d'atteindre les relations entre les choses par le raisonnement *a priori* Nous sommes trop petits pour cela et trop faibles sans compter que l'ambiance intellectuelle, que nous nous créons avec une facilité déplorable, ajoute à notre fragilité un élément de trouble permanent, d'autant plus terrible que nous en sommes moins conscients. Dans ces conditions le raisonnement causal et surtout le raisonnement téléologique sont gros de dangers à tel point que l'auteur, en ce qui le concerne, ne voit aucun inconvénient à admettre avec Mach que l'homme, sous peine de présomption antiscientifique, doit se préoccuper de rechercher avant tout le « comment » des choses, au lieu de s'hypnotiser sur leur « pourquoi » et leur « fin ».

Mais d'un autre côté, si l'infériorité de notre intelligence et l'étendue minime de notre champ visuel nous impose l'observation directe à la fois comme point de départ et comme contrôle constant de toute étude, si la déduction n'a de valeur qu'au prix d'une constante contre-épreuve empirique, il ne peut s'agir de détruire l'enchaînement de faits, d'isoler les phénomènes et d'ignorer l'essence même de la rationalité humaine (1). Nous nous

1. « L'histoire de l'homme, dit à ce propos Mackenzie, est envisagée de plus en plus comme la détermination de l'œuvre graduelle de certaines tendances et ces tendances il n'est guère possible de les comprendre sans tenir compte des buts qu'elles indiquent. Il est douteux que même l'histoire de la vie animale puisse être comprise sérieusement sans quelque interprétation téléologique. Même si l'on admet que la vie animale doive être

leurrons en prétendant préjuger l'harmonie définitive et en essayant de la déterminer dogmatiquement au moyen de raisonnements aprioriques ou indirects : toujours ceux-ci se révéleront comme des sophismes si on les analyse sévèrement. Mais il n'en est pas moins vrai que l'enchaînement et l'harmonie doivent exister et que la raison humaine doit être capable de les dégager par étapes.

Nous n'avons pas le pouvoir de nous passer du postulat d'harmonie. C'est vain de nous dire que nous n'atteindrons pas l'harmonie des choses, c'est vain de nier son existence ou de vouloir en faire abstraction. De fait nous n'en abandonnerons jamais le culte et la recherche. Sans prétendre faire de la critériologie, il est permis de dire que le postulat d'harmonie constitue le pôle immobile de toute science et de tout progrès. L'élément mobile est fourni par la nature humaine, essentiellement faible et faillible dans les processus de son évolution, mais invinciblement ramenée sur la pénétration de l'harmonie cosmique, soit qu'elle entende se borner à amener les matériaux d'observation, soit qu'elle les ajuste dans des hypothèses plus ou moins exactes et, par conséquent, moins ou plus temporaires.

Ajoutons que jamais cette poursuite n'est inutile. La récompense de l'effort sera une intuition moins incomplète, moins arbitraire et moins fausse des grandes lignes de l'existence et de la destinée.

C'est là caractériser en même temps la conception qui se dégage de la présente étude. Loin de la présenter comme définitive, l'auteur espère que le lecteur lui-même, à mesure qu'il la méditera, arrivera à la dégager de ses imperfections, à la développer et à l'approfondir.

interprétée comme une simple lutte pour l'existence, elle implique pour le moins un but inconscient. Dire que la vie humaine est de l'histoire dans un sens plus complet que celle qui peut être attribuée à la vie animale, c'est dire que le but, en vue duquel la lutte se produit, est devenu plus clairement conscient. La vie humaine, suivant la phrase de M. Hobhouse, s'est précisée comme plus « orthogénique ». C'est un avancement vers un but considéré comme bon d'une façon plus ou moins définitive et dans ce sens le fait que l'homme a une histoire n'est qu'un autre aspect du fait qu'il a une raison d'être consciente... Le fait fondamental est que l'homme possède une intelligence consciente, qu'il est « un être de grande envergure pouvant regarder en avant et en arrière ». Son passé et son avenir ont pour lui une signification présente. »

« Certes le passé et l'avenir ont une signification pour tous les animaux. Les tendances actuelles de l'animal sont le résultat des expériences passées de son espèce et elles indiquent des buts à réaliser dans sa vie individuelle future ou dans la vie de son espèce. Son passé et son avenir ont une signification mais il ne sait pas quelle est cette signification. La différence essentielle en ce qui concerne la vie humaine est que l'homme saisit, avec plus ou moins de clarté, à la fois la signification de son passé et celle de son avenir et que ses actions sont déterminées dans une large mesure par cette connaissance. C'est ce fait qui rend impossible en réalité de traiter la sociologie comme une simple branche de la biologie. » *Lectures on Humanisme.* — Londres-Swan. *Sonnenschein et Co.* 1907, p. 7 et 9).

Mais la nécessité de l'effort général vers l'idéal religieux étant admise n'est-ce pas d'une présomption singulière de tenter une synthèse religieuse proprement dite, fût-ce sous forme d'esquisse et d'ébauche grossière ? Sans aucun doute. La sincérité excusera la témérité de l'entreprise. Quant au droit de sourire du résultat, l'auteur ne le conteste à personne. Il demande simplement qu'on ne l'exerce pas pour une erreur de détail ni pour un vice d'expression ; c'est l'idée dominante seule qu'on voudra bien considérer. Le lecteur informé excusera encore le rappel de certaines discussions un peu fastidieuses, notamment dans la première partie : le souci d'être complet imposait ce rappel. Enfin comme la méthode choisie est directement combative, elle risque de choquer avec violence certaines convictions éminemment respectables. Qu'on veuille bien faire à l'auteur la faveur de croire qu'il n'a voulu froisser personne.

Le présent travail comporte deux divisions. La première, intitulée « L'Ascension Évolutive », essaiera d'établir l'inanité des dogmatismes tant religieux que matérialistes et l'insuffisance ou l'équivoque des formules agnostiques, pour dégager ensuite la base de la conception cosmique qui résulte de l'effort des sciences d'observation et de la pensée modernes.

La seconde, intitulée « L'Homme dans l'Univers », s'attachera à préciser les données scientifiques du problème de la destinée, en essayant d'établir le caractère vrai de la personnalité humaine, de déterminer la place de l'homme dans l'ordre général des choses et de dire la nature et le but de son effort.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVASION ÉVOLUTIVE

La vérité est simple.

CHAPITRE PREMIER

La pensée moderne contre le dogmatisme religieux

La distinction entre le sentiment et le dogmatisme religieux. — Le caractère dominant des dogmatismes religieux. — Leur but, leur extension et leur influence. — Les dogmatismes occidentaux devant le problème de l'harmonie de l'univers. — Le dogmatisme catholique.

La portée d'une réfutation du dogmatisme catholique. — La tactique indispensable. — Les équivoques du débat. — Le modernisme catholique et le modernisme protestant.

La doctrine du dogmatisme catholique. — La conception de l'histoire, de la divinité et de la rédemption dans la Bible et dans le Christianisme. —

L'Église et la hiérarchie. — La vie et le devoir de l'homme. — L'immuabilité de la doctrine.

Les étapes de la lutte contre le dogmatisme. — La lutte actuelle et son envergure. — Les caractères de la défensive ecclésiastique. — L'opposition fondamentale entre la science et la foi.

En opposant la pensée moderne aux dogmatismes religieux il s'agit d'abord de s'entendre sur les termes et d'établir une distinction nette entre les dogmatismes religieux ou religions positives et ce que l'on peut appeler le sentiment ou l'instinct religieux.

Sans doute ce sentiment est à la base de toutes les religions : il en est le germe. Mais c'est à la façon dont l'instinct de justice de l'humanité est le germe des législations. L'on admet sans difficulté que les imperfections de nos codes sont dues non à quelque tare originelle de celui-ci mais aux conditions de fait dans lesquelles il accomplit son œuvre. Il est visible d'ailleurs que l'instinct de justice tend à dominer ces circonstances de fait en élargissant et en corrigeant constamment les idées du droit et du devoir. Il en va exactement de même du sentiment religieux. Celui-ci ne s'identifie avec aucune profession de foi : il est l'aspiration immanente, indestructible et générale, supérieure à la multiplicité et aux différences éthiques si considérables des croyances et des pratiques qui lui doivent leur origine. C'est faute de tenir compte de cette distinction élémentaire entre les dogmatismes et le sentiment religieux, c'est-à-dire entre la forme momentanée de la religion et l'instinct indélébile qui détermine cette forme, que théologiens, philosophes et historiographes ont proposé les définitions les plus diverses de la religion (1) et que se perpétue en faveur des dogmatismes le malentendu classant parmi les adversaires de la religion tous ceux qui ne se rangent pas docilement sous leur obédience.

(1) Salomon Reinach cite les définitions suivantes : « La religion, dit Schleiermacher, consiste dans un sentiment absolu de notre dépendance. »

« C'est, dit Feuerbach, un désir qui se manifeste par la prière, le sacrifice et la foi. »

Kant voulait y voir « le sentiment de nos devoirs en tant que fondés sur des commandements divins. »

« La religion, dit Max Müller, est une faculté de l'esprit qui, indépendamment des sens et de la raison, met l'homme en état de saisir l'infini. »

L'ethnographe Tylor admet comme définition minima du mot religion « la croyance à des êtres spirituels ». Marie Jean Guyau introduit dans la définition un élément essentiel à toutes les religions : le caractère social. « La religion, dit-il, est un sociomorphisme universel. Le sentiment religieux est le sentiment de la dépendance par rapport à des volontés que l'homme primitif place dans l'univers. »

A toutes ces définitions, toutes incomplètes ou inexactes, Salomon Reinach ajoute la sienne, la plus étroite de toutes : « Un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés. » Orpheus. *Histoire générale des Religions ;* Paris, A. Picard, éditeur, 1909, p. 2, 3 et 4.

Si l'on analyse le sentiment général, qui est à la base de toutes les religions, celui-ci se révèle comme une sensation plus ou moins précise et plus ou moins élevée de forces supérieures à notre débilité, d'une réalité dépassant notre faculté de concevoir, et d'une solidarité avec les êtres qui nous entourent. Cette sensation entraîne la conscience d'un devoir débordant tant la personnalité que l'existence actuelle, la recherche d'un idéal et d'une harmonie des choses (1).

Le sentiment religieux relève de l'analyse psychologique, non de la discussion critique préliminaire qui doit débarrasser le terrain du débat de conceptions positives, inexactes ou fausses. Nous aurons à y revenir plus loin.

Le dogmatisme religieux, qui doit retenir immédiatement notre attention, constitue une conception précise de l'existence et de l'univers, un symbole concret de croyances, un ensemble défini de préceptes. Le dogmatisme religieux est inséparable d'une autorité doctrinale. Cette autorité doctrinale s'incarne dans un organisme visible aux cadres plus ou moins rigides appelé communément église.

Le caractère dominant de tous les dogmatismes consiste dans la prétention de détenir la vérité d'une façon exclusive. Comme corollaire de cette prétention les différentes églises revendiquent pour leurs enseignements un caractère immuable, au moins en ce qui concerne les bases essentielles et la signification fondamentale de ceux-ci. La doctrine ne change pas ; seule la compréhension de la doctrine peut s'élargir et s'approfondir.

Quelques remarques achèveront l'esquisse de la nature des dogmatismes.

La préoccupation essentielle, qui leur donne naissance, est de constituer pour la société humaine un code intellectuel et moral positif, qui satisfasse ses aspirations vers la connaissance du mystère de la destinée et lui trace la voix pratique à suivre. Plus le dogmatisme sera inférieur, plus cette préoccupation sera grossière et bornée, plus également elle sera viciée par des éléments étrangers et par les instincts égoïstes des sacerdoces. Le plus important et le plus tenace de ces instincts, celui qu'on voit persister jusque dans les dogmatismes religieux les plus élevés, est l'instinct de domination.

(1) Voici comment Wordsworth définit le sentiment religieux :

A sense sublime,
Of something far more deeply interfused.
Whose dwelling is the light of setting suns,
And the round Ocean, and the living air,
And the blue sky and in the mind of man ;
A motion and a spirit that impels
All thinking things, all objects of all thought,
And rolls through all the things.

La force d'expansion du dogmatisme religieux, à cause du sentiment général auquel il répond, est irrésistible, du moment que sa doctrine et son organisation pratique sont en rapport avec les nécessités momentanées des populations auxquelles il s'adresse et que des obstacles extérieurs ou la compétition de formes équivalentes n'entravent pas sa marche.

Une fois admis, le dogmatisme finit par envahir toute la vie supérieure, et par fixer son empreinte sur les intelligences les plus fortes comme sur les caractères les plus élevés. Son action s'étend à tous les domaines. Il s'affirme comme histoire et cosmogonie, comme doctrine sociale et comme philosophie, comme politique et discipline, en érigeant partout des concepts fixes et des règles précises qui, tant directement que par ambiance et action réciproque, tendent à canaliser l'évolution générique et individuelle de l'humanité.

Le problème initial devant lequel se trouvent tous les dogmatismes — aussi bien que toutes les philosophies — est le problème de l'harmonie de l'univers. Celui-ci se présente d'abord sous son aspect moral, c'est-à-dire comme le problème de la justice des choses.

Or, à cet égard, la constatation immédiate est aussi formelle que contradictoire. « La contemplation philosophique du monde actuel, dit Renouvier, si nous n'avions pas une habitude invétérée du règne du mal dans la nature et dans l'histoire universelle des forces et de la vie, ne serait pas faite pour nous donner à penser que notre habitation présente est quelqu'autre chose qu'un amas de ruines. Nous voyons ce qu'on appelle l'ordre de la nature se dérouler tout entier dans la discordance entre une loi morale de finalité universelle, qu'on voudrait croire, et la loi d'évolution de toute vie individuelle, qui est le fait (1). »

Pour ramener la question à son expression la plus simple, il faut expliquer le mal, il faut expliquer la souffrance.

Nous aurons à rencontrer plus tard la pensée orientale. La discussion des dogmatismes religieux, auxquels elle a donné naissance, pour autant que cette discussion entre dans le cadre de cette étude, trouvera sa place naturelle quand il s'agira de déterminer le concept de l'évolution intégrale. Les dogmatismes religieux, qui viennent en considération ici, sont ceux qui nous préoccupent directement et dont les doctrines positives au sujet du monde, de l'homme et de leur destin se trouvent en conflit immédiat avec la pensée moderne. Telles sont les religions sémitiques qui ont conquis l'Occident, les unes en gardant à peu près intact leur caractère d'origine, comme le judaïsme et l'islamisme, les autres, à savoir les différentes confessions chrétiennes, en élargissant leurs cadres et en les adaptant à l'idiosyncrasie gréco-romaine, germanique et slave.

(1) Renouvier, *Le Personnalisme;* Alcan, Paris; 1909; p. 41.

Tous ces dogmatismes ont envisagé le problème de l'harmonie et de la justice essentielle des choses dans ses apparences immédiates. Ils considèrent la désharmonie du monde visible comme réelle. En conséquence, ils se sont attachés d'abord à la justifier en assignant une cause tangible aux souffrances de l'humanité. Ils ont superposé ensuite à cette justification des théories dans lesquelles l'harmonie est rétablie, l'injustice et la souffrance compensées.

Non seulement le point de départ de cette conception cosmique, mais encore les bases essentielles de leurs doctrines concrètes sont communes au judaïsme, au christianisme et à l'islamisme, ainsi qu'aux théories philosophiques qui en dérivent. Tous ils enseignent que le mal est entré dans le monde par le fait de l'homme abusant de sa liberté. La souffrance est le corollaire de sa déchéance. Dès lors, tout s'enchaîne logiquement. L'idée d'une souveraineté extérieure est inséparable de l'idée de la déchéance de l'homme. C'est ainsi que surgit Dieu, comme entité créatrice. Le monde est tiré du néant par un acte libre de la volonté divine et l'existence de celui-ci n'est ni éternelle, ni illimitée. Les créatures comme espèces et, au moins quand il s'agit de l'âme humaine, comme individus, sortent des mains de l'ouvrier divin avec un type défini. Quant à l'harmonie initiale, troublée par le péché de l'homme, la rédemption devient le correctif de la déchéance. Comme elle est au-dessus des forces de la créature, Dieu, dans sa puissance et sa bonté infinies, interviendra directement dans les affaires du monde. Il enverra à l'humanité ses prophètes pour lui indiquer la voie à suivre vers la béatitude. Ainsi la conception cosmique commune à toutes les religions occidentales est achevée par la doctrine de la révélation divine directe.

Ce qui différenciera les religions occidentales ce seront les modalités de la révélation et de la rédemption, les enseignements positifs de la divinité, le caractère et l'identification de son envoyé.

Le christianisme a donné l'expression suprême à cette théorie de la rédemption et de la révélation divine. Il a créé incontestablement le dogmatisme religieux le plus complet, à la fois comme doctrine et comme organisation. C'est à ce titre que nous continuerons de l'examiner en négligeant les autres formes religieuses qui nous sont d'ailleurs moins familières et offrent moins d'intérêt pratique.

Dans le christianisme il faut encore distinguer. Il est difficile de baser une discussion complète du dogmatisme religieux sur les églises, les confessions et les sectes, issues du vaste mouvement de réforme du XVI^e^ siècle. Le ferment individuel, déposé dans leur sein, a produit une dissociation dogmatique qui rend aujourd'hui impossible de formuler, en ce qui les concerne, un symbole précis d'un sens universellement accepté. Si l'on veut rencontrer

les prétentions fondamentales du dogmatisme religieux, on est obligé de se tenir à l'enseignement de l'Eglise catholique romaine. Représentante d'une tradition vingt fois séculaire, elle est seule à ne pas transiger avec les exigences de l'esprit d'actualité.

La réfutation de la doctrine catholique est d'ailleurs suffisante à tous les points de vue. L'on aurait tort de croire que la ruine du dogmatisme de Rome peut laisser debout le dogmatisme des autres confessions chrétiennes. Celles-ci n'ont en effet abandonné que certains ouvrages extérieurs de la citadelle dogmatique. Si elles peuvent ainsi se soustraire à des discussions accessoires, elles n'en restent pas moins solidaires de l'enseignement catholique en ce qui concerne les points essentiels de la doctrine, à savoir l'affirmation d'un Dieu créateur distinct de l'univers son œuvre, la déchéance de l'humanité et sa rédemption, les origines et les destinées supernaturelles de l'individu et enfin la considération générale de sa vie actuelle. Tout le christianisme historique, sous quelque forme qu'il se présente, sombre d'une pièce du moment que s'effondre la base commune. Il en va de même des autres dogmatismes échafaudés par la pensée occidentale.

Toutefois cette détermination du débat rencontre certaines critiques. Ainsi dans presque tous les milieux intellectuels quelque peu indépendants, même dans ceux qui n'ont pas rompu ouvertement avec l'Église, l'on estime que son dogmatisme positif est à tel point dépassé par l'évolution des sciences qu'il n'y a plus à s'en occuper et que la discussion religieuse doit désormais être prise de plus haut. L'affirmation religieuse concrète doit être négligée: c'est l'idée, et l'idée supérieure seule qu'il faut envisager. La réponse est facile. Sans aucun doute l'étude du sentiment religieux et l'examen des conceptions cosmiques générales, auxquelles celui-ci peut donner naissance, est plus séduisante que l'examen objectif des faits dogmatiques. Le penseur, le poète et l'artiste subissent tous la fascination de perspectives ouvertes par l'union intime du sentiment religieux avec l'instinct de justice et l'aspiration vers la pénétration grandissante de l'harmonie et de la beauté des choses. Du moment qu'ils s'élèvent à la compréhension de sa signification intégrale, il leur apparaît comme le signe distinctif et l'auréole de l'humanité, loin d'être, suivant l'expression grossière de Le Dantec, un résidu de tares ancestrales.

Mais cette voie est semée d'embûches. Les dialecticiens modernes de l'église la choisissent de préférence et à bon escient. C'est la dernière ligne de défense qui leur reste et leur tactique est aussi simple qu'efficace. Après avoir déterminé le rôle du sentiment religieux, ils établissent la nécessité d'une conception cosmique positive, ce qui est relativement aisé du moment que l'on se borne à revendiquer pour cette conception cosmique une nécessité pragmatique. S'il est démontré qu'il faut à l'humanité un dogmatisme

positif, ce n'est plus qu'un jeu de faire ressortir, surtout aux yeux de ceux qui veulent croire, la supériorité du dogmatisme chrétien. Les lacunes, les contradictions et les tares de ce dogmatisme reculent grâce à ce procédé à l'arrière plan et échappent même à toute discussion.

La discipline scientifique est plus austère et plus exigeante à la fois. C'est la réalité objective du dogmatisme religieux qui retiendra en premier lieu son attention. Elle analysera ses affirmations et d'après les résultats de cette analyse elle décidera d'abord de la question de savoir si ses assises sont inébranlables et si son autorité doit être admise comme définitive. Si ces assises sont caduques, si cette autorité est usurpée, le penseur consciencieux écartera le dogmatisme et cherchera une autre solution que la sienne au problème de la destinée.

Pratiquement parlant on doit se dire encore que les enseignements matériels des dogmatismes tiennent dans la vie intellectuelle moderne une place beaucoup plus grande que les milieux, dégagés d'opinions religieuses positives, se l'imaginent communément. Quelques controuvés, quelque absurdes en partie que soient ces enseignements en ce qui concerne la cosmogonie, l'histoire et les conceptions éthiques, ils tiennent sous leur emprise non seulement les masses profondes des croyants, mais encore, avec des intensités différentes, les esprits les plus nobles dans tous les pays qui ont subi leur incubation millénaire.

Il faut donc déblayer, quelque ingrat que ce soit, sous peine de laisser le terrain du débat encombré de vestiges du passé. Il faut, fût-ce au prix de quelques développements fastidieux, une clarté entière dans les discussions religieuses. L'on ne se préoccupe certainement pas assez de faire cette clarté et les fauteurs de confusion ne doivent pas seulement être cherchés parmi les tenants de l'orthodoxie. Ces derniers ne sont même pas les plus dangereux. En effet il y a quelque chose de naïf dans leurs efforts visant à dissimuler les faiblesses flagrantes du dogmatisme catholique et à revendiquer pour leur doctrine toutes les philosophies plus ou moins spiritualistes et théistes. L'on ne peut que sourire en voyant des Boutroux et des Bergson en butte aux éloges de certains des apologètes catholiques, alors que les doctrines de Bergson surtout constituent le dissolvant le plus terrible du théisme chrétien. Ce qui est plus grave c'est l'attitude des modernistes tant catholiques que protestants. Certes la grandeur d'âme et l'élévation de pensée de lutteurs, comme Tyrrel et Loisy dans le camp catholique, comme Jatho et Traub dans le camp protestant, méritent tous les hommages. Mais le manque de netteté dans leurs professions de foi et leurs hésitations à rompre matériellement avec les églises, dont leur intelligence et le cœur s'étaient détournées, n'en sont que plus déplorables.

Ouvrons ici une parenthèse que l'actualité du sujet excusera. On sait que

les événements se sont chargés de démontrer rapidement combien étaient vides les illusions des modernistes catholiques et les espoirs qu'ils avaient fondés sur l'adaptabilité du dogme. Il faut convenir nettement que le pape s'est montré logique contre les Loisy et les Tyrrel, contre tous ceux que tourmente l'aspiration vers la libre évolution individuelle et que trouble l'intuition d'une harmonie possible des choses plus vaste, plus logique et plus humaine que celle que le christianisme a conçue. Il n'appartient encore à personne de juger définitivement l'attitude des modernistes. Ont-ils manqué de décision et subissaient-ils trop vivement la hantise du passé? N'ont-ils pas su lire assez clairement en eux-mêmes, ou restaient-ils sous l'emprise de la crainte pusillanime de ne pouvoir sauver, dans le naufrage de leur foi ancienne, les faciles consolations que donnent les affirmations concrètes des religions positives ? Il n'importe, de même qu'il importe peu que Tyrrel démontrât lumineusement que sa théorie de l'immanence était empruntée à saint Ignace de Loyola, qu'elle était plus vieille que la scolastique et aussi vieille que l'Evangile. Le modernisme, en dernière analyse, a rendu à Rome le service signalé de montrer clairement où ces théories devaient fatalement aboutir. Toute la science et toute l'ironie acerbe des ripostes personnelles de Tyrrel aux défenseurs de l'encyclique « Pascendi » ne pouvaient tromper sur l'opposition irréductible qui existe entre ses théories individualistes et la conception catholique de l'Eglise. Les modernistes auraient dû se dire que, du moment qu'on revendique les droits de la pensée individuelle contre l'autorité de la tradition et de la hiérarchie, il devient impossible de s'arrêter et qu'il est illusoire de chercher à maintenir certaines barrières dogmatiques, lorsqu'on s'arroge le droit d'en plier d'autres aux exigences de la pensée moderne (1).

(1) Salvator Minocchi caractérise le modernisme en écrivant à propos du congrès de la liberté religieuse de Berlin (août 1910) les lignes suivantes :

« Il est parfaitement logique que les soi-disant modernistes parmi les catholiques aient pris place, au congrès de Berlin, à côté des protestants. En effet, le modernisme n'est qu'une expression de la vie religieuse scientifique, qui, elle, est essentiellement protestante... En tant qu'il cherche une conciliation entre la tradition chrétienne et la vie présente, le modernisme se caractérise comme une période de transition. La doctrine condamnée par Pie X, est la répercussion du mouvement scientifique au sein de la religion qui, chez les protestants, va de Kant à Harnack. Il suffit d'ouvrir les écrits des modernistes catholiques notoires, même de ceux qui sont restés dans le giron de l'Eglise, pour s'apercevoir immédiatement que leurs auteurs, volontairement ou non, dépendent de la mentalité protestante. Ils y ajoutent simplement le désir de concilier la science moderne avec la tradition catholique ; mais on sait qu'un catholicisme modernisé était au début l'idéal de Luther, de Melanchthon et de Giordano Bruno. L'action commune des modernistes avec leurs frères protestants au congrès de Berlin s'indique encore parce que ceux-ci se tournent également contre les églises officielles, qui ont été érigées par les protestants sur les ruines de l'Eglise catholique et font aujourd'hui l'impression de n'être que des vestiges de celle-ci. »

Les Jatho et les Traub vont plus loin que les modernistes catholiques. Ils ne craignent pas de voguer à pleines voiles vers l'indéfini du monisme idéaliste.

« Pourquoi, dit Traub le plus explicite des deux, veut-on me forcer à honorer le sens du monde, l'idéal suprême, en m'obligeant de me le représenter comme « personnel », ce qui est d'ailleurs impossible ? Je l'appelle Dieu, non parce que c'est l'unique, mais parce qu'il n'y a aucun autre nom qui puisse synthétiser d'une façon aussi caractéristique la plénitude de l'être ». En ce qui concerne le Christ, Traub voit en lui « une étoile dans la nuit obscure. C'est par lui, dit-il, qu'a fulguré la certitude qu'il n'y a pas de différence de degré entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain ». Mais loin de le reconnaître comme Dieu, il critique dans le héros des évangiles, sa foi messianique basée sur des espérances israélites, ses idées au sujet des démons et des anges, son attente d'une catastrophe mondiale et son attitude indécise vis-à-vis des païens. « La valeur du christianisme ne consiste pas dans les idées qu'il a créées mais dans sa puissance éducatrice qui développe la force éthique de l'individu et le porte à secourir le prochain. » Enfin la mort pour Traub n'est autre chose que le passage à une forme de vie tout à fait autre et il n'accorde pas à la personnalité humaine telle que nous la connaissons une valeur d'éternité. « Du moment qu'elle a épuisé les expériences que permet la vie terrestre, sa raison d'être disparaît (1). »

Et néanmoins Jatho et Traub ont prétendu rester les ministres de l'église officielle, la « Landeskirche ». Ils administrent suivant les rites le baptême, la communion, la confirmation et procèdent aux mariages et aux funérailles (2). Ainsi l'on vit au crépuscule de la religion antique de Rome des penseurs, des prêtres, des empereurs, que tourmentaient des aspirations puissantes vers des horizons nouveaux, dresser des autels aux divinités de l'Orient et s'initier à ses mystères, tout en continuant de sacrifier à Jupiter Capitolin et d'entretenir le feu sacré de Vesta.

Mais aucune raison, même pas une raison de tactique, ne légitime pareille attitude. En effet si la conservation de l'étiquette chrétienne est de nature à tranquilliser des esprits dépourvus d'énergie et à les amener plus facilement vers l'abandon des idées essentielles du christianisme, cette conquête des âmes est sujette à caution. Elle se fait au détriment de la clarté des idées, de leur grandeur et de leur fécondité.

(1) *Staatschristentum et Volkskirche*. E. Diederichs, Jéna, pages 6, 11, 14, 15 et 16.

(2) La complexité de la mentalité spécifiquement allemande se révèle le mieux dans le cas de Haeckel. L'illustre professeur de Jéna, l'adversaire le plus décidé de tout le spiritualisme chrétien, est resté membre régulier de la « Landeskirche ». Ses admirateurs et amis l'ont engagé à se séparer de celle-ci, non pour affirmer ses convictions, mais parce que l'université de Berlin ne l'avait pas invité aux fêtes de son centenaire.

Nous croyons pouvoir négliger les divers essais de conciliation entre la doctrine traditionnelle du protestantisme et les exigences de la pensée moderne, tentée par Harnack et la théologie dite libérale. « La foi au Père qui nous est révélé par le Fils » n'est pas plus l'essence du christianisme, comme le veut Harnack, que le Christ interprété symboliquement par les écoles protestantes n'est la figure des Évangiles. Leur Christ cesse d'être historique sans devenir pour cela moderne. L'essence du dogmatisme chrétien doit être déterminée d'après l'enseignement de l'église romaine.

Essayons de synthétiser celui-ci.

(*A suivre.*)

Contes et Nouvelles

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous nous sommes assuré le concours de Mme Marinette Benoît-Robin qui nous donnera périodiquement un conte ou nouvelle pendant l'année 1913.

Nos lecteurs connaissent certainement Mme Marinette Benoît-Robin dont le style alerte et la plume aussi tendre que spirituelle donnent tant de charme à ses écrits.

LA RÉDACTION.

L'homme le plus heureux

Au cours d'un voyage en Suisse, traversant le canton d'Argovie, je m'arrêtai, certain jour, devant une maison de modeste apparence, sur la porte de laquelle étaient gravés, en très gros caractères, ces mots : *Ici demeure l'homme le plus heureux de la terre.*

Une curiosité me vint de voir de près cet homme étrange et de l'interroger sur son prétendu bonheur.

Jonatham Schmidt m'accueillit aimablement, et non moins aimablement se prêta à mon interview.

« Je défie qui que ce soit au monde, me dit-il, de trouver un homme plus « heureux que moi. Je n'ai jamais travaillé ; je ne me suis jamais marié ; « je ne me suis jamais occupé des autres, et jamais je n'ai eu d'inquiétudes « sur l'avenir, mon père que j'ai perdu lorsque j'étais tout petit, m'ayant « laissé une rente de vingt-cinq francs par semaine, et cette maison que je « n'ai jamais cessé d'habiter. »

Je jugeai inutile d'essayer de faire comprendre à un homme de cinquante-huit ans quelle erreur profonde et coupable était celle dans laquelle il vivait depuis tant d'années, et, profondément apitoyée je quittai ce malheureux.

Comment qualifier autrement un homme qui a manqué jusqu'à ce jour de tout ce qui constitue, non seulement la joie de vivre, mais encore le *pourquoi* de la vie !

Il n'a jamais travaillé !

Comment n'est-il pas mort d'ennui ?

Il ne s'est jamais marié ! — Alors ?

Pauvre homme qui ignore la joie exquise provoquée par le sourire et l'étreinte de la gracieuse et dévouée ménagère !

Pauvre homme qui n'a jamais senti autour de son cou deux adorables petits bras l'enserrer, ni entendre de mignonnes, de fraîches petites lèvres balbutier : *Papa !*

Comment considérer heureux cet être bizarre que n'ont pas su émouvoir les cris que des souffrances physiques ou des peines morales arrachaient à d'autres hommes ?

Comment ne pas juger mille fois malheureux celui qui a pu paisiblement manger et boire quand la faim et la soif torturaient d'autres à sa porte ?

Pour ma part, je plains sincèrement cet homme et je pose à nos lecteurs et lectrices ce problème :

Quel est à leur avis, celui qui est dans le vrai, de Jonatham Schmidt qui dit être l'homme le plus heureux de la terre, *parce qu'il n'a jamais travaillé, qu'il ne s'est jamais marié, qu'il ne s'est jamais soucié du prochain*, ou de la Rochefoucauld qui a dit : « L'homme le plus heureux de la terre est celui qui a fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres » ?

MARINETTE BENOIT-ROBIN

Jésus et son Enseignement

« La grande figure de Jésus, a dit Léon Denis (1), dépasse toutes les conceptions de la pensée. C'est pourquoi elle n'a pu être créée par l'imagination. Dans cette âme, d'une sérénité céleste, on ne voit aucune tache, aucune ombre. Toutes les perfections se fondent en elle avec une harmonie si parfaite, qu'elle nous apparaît comme l'idéal réalisé. »

Jésus, en effet, n'est-ce pas le divin rabbi appelant sur la montagne les foules qui pleurent et veulent être consolées ; les foules qui souffrent et veulent être guéries ; les foules inquiètes qui doutent et veulent espérer et croire ?

(1) *Christianisme et Spiritisme*, chap. II. 2 fr, 50. Franco, France, 2 fr. 85 ; Étr. : 3 fr. 25.

Jésus, n'est-ce pas le Sauveur attendu des opprimés et des faibles ? le Maître doux et compatissant qu'implorent les mères, et dont, ivres de tendresse, elles murmurent le nom magique en tendant les bras à l'enfant qui leur sourit, car il est pour elles, cet enfant, comme un messie de joie et d'espérance que Dieu leur a envoyé pour les racheter de leurs peines, comme il envoya jadis à l'Humanité le Messie sublime, qu'elles révèrent, pour la racheter de ses péchés?

Jésus ! oui, c'est Noël ; c'est, après la nuit obscure pleine de brume, l'aurore de la vie qui s'allume et flamboie pour les humbles et les petits.

Jésus ! c'est l'entrée triomphale dans Jérusalem de l'esprit qui se sent transporté d'une sainte allégresse, parce qu'il sait, parce qu'il a vu et touché et parce qu'il croit. Jésus ! c'est la Pâque ; c'est le banquet solennel des âmes, la communion fraternelle avec tous les êtres, avec la nature, avec les mondes radieux. Jésus ! c'est l'ascension au Thabor ; c'est la transfiguration de l'homme qui se sent évoluer et grandir ; c'est Lazare, endormi dans la mort de l'existence et des jouissances matérielles, qui se réveille à la vie sublime de l'esprit. C'est la Passion ; c'est la croix, le martyre, la souffrance, l'épreuve douloureuse noblement supportée. Jésus ! enfin, c'est la victoire sur la mort ; c'est l'espoir infini de l'âme en son éternelle ascension, à travers les mondes sans nombre, jusqu'aux sommets où la convie et l'entraîne le Père qui est dans les cieux.

« La personnalité de Jésus est affirmée par sa grandeur même... Unité de l'homme avec les hommes par la chair et par l'esprit, unité des hommes avec Dieu par l'amour : voilà sa loi, simple et profonde. La fraternité pour principe, la charité pour moyen, l'harmonie pour but, toute la science de la vie présente et future est là...

« Aimez-vous les uns les autres, et aimez Dieu par-dessus toutes choses ! Vous êtes tous frères, vous êtes tous un. Dieu est le père commun en qui tout s'unifie ! »

« Voilà le Verbe éternel, le sentiment vrai, l'axiome impérissable. Les grandeurs de la pensée n'iront jamais au delà. L'humanité est chrétienne ; elle le sera toujours ; elle le sera de plus en plus. Elle ne peut être autre chose à moins de retourner en arrière (1).

On peut comparer le Christ à un astre spirituel qui ainsi que le soleil luit pour tout le monde ; mais que, comme le soleil, tout le monde ne voit pas rayonner avec le même éclat. Tels aperçoivent l'astre du jour rasant d'une fauve lueur l'horizon embrumé des pôles, tels le contemplent dans tout son éclat sous le ciel éblouissant d'Orient ; tels enfouis et perdus au fond de la vallée ont à peine le temps d'apprécier sa lumière ; tels, du

(1) Eugène Nus. *Les Grands Mystères*. Jésus.

sommet de la montagne, le contemplent à loisir dans toute sa splendeur. Il en est de même de Christ. Il appartient à tous : aux riches comme aux pauvres, aux humbles comme aux puissants, aux ignorants comme aux savants, aux bons comme aux méchants, à toutes les religions, à tous les cultes, à tous les penseurs ; mais suivant l'angle sous lequel on le regarde, il apparaît plus ou moins grand, plus ou moins beau, plus ou moins sublime, plus ou moins lumineux, rayonnant et vrai, sans cesser d'être pour tous le divin Modèle, le Messie, le Sauveur ou le Médiateur.

Le Christ n'a pas d'histoire proprement dite. Sa vie se confond avec son enseignement. Sa vie est tout un enseignement de même que son enseignement est toute sa vie. Jetons, pour nous en convaincre, les yeux sur ces deux scènes bien connues, retracées par le poète et, malgré dix-neuf cents ans passés, toujours aussi émouvantes, aussi grandioses.

C'était sur le chemin de Jérusalem, au sein d'une nature tout ensoleillée, où les riantes couleurs et les parfums enivrants des fleurs luttaient d'harmonie avec les chants paradisiaques des oiseaux ; des laboureurs, des femmes et des jeunes filles chantaient. Tout à coup (1)

« Quelqu'un dit : — Écoutez ! paix ! — Et les jeunes filles
S'arrêtèrent, le doigt sur la bouche, entendant
Derrière le coteau brûlé du jour ardent
D'autres voix qui chantaient, douces comme des âmes :

« — Le bien-aimé, celui que vous attendez, femmes,
C'est celui-ci qui passe et que nous amenons.
Le triomphe nous a choisis pour compagnons,
La lumière permet que nous marchions près d'elle,
Et nous menons le maître à son peuple fidèle.
Voici le bien-aimé des âmes ! et celui
Sur qui la grande étoile éblouissante a lui !

« Toutes les majestés forment son diadème ;
Il pourrait foudroyer, il préfère qu'on l'aime ;
. . . . . .
Son nom divin est comme une huile qu'on répand ;
Au-dessus de sa tête, étonnement des anges,
Le ciel est un murmure immense de louanges ;
Il est plus glorieux qu'Alexandre, et plus beau
Que Salomon qui tient un lys dans son tombeau.
Il a pour champ la terre, et l'esprit pour domaine ;
Il vient ôter la nuit de dessus l'âme humaine ;

(1) Victor Hugo. *La Fin de Satan*, II. Jésus-Christ.

Il fera reculer l'hydre qui triomphait ;
Il transfigurera le monde tout à fait ;
L'abîme le regarde et l'aurore l'approuve ;
Le grondement du tigre et le cri de la louve,
La haine, la fureur soulevant un pavé,
La guerre, se tairont devant son doigt levé.
Dans son immensité Moloch s'écroule et sombre.
Il est sans tache, il est sans borne, il est sans nombre ;
Il produit, en fixant au ciel un œil béni,
La disparition du mal dans l'infini.

« Peuple, toute son âme est une clarté d'astre.
C'est un roi ; plus qu'un roi. C'est lui le conquérant,
C'est lui le pur, c'est lui le vrai, c'est lui le grand !
Gloire à lui ! le soleil le voit, l'ombre l'écoute. »

« Alors on aperçut, au tournant de la route,
Un homme qui venait monté sur un ânon.

« Cet homme, dont chacun se redisait le nom,
Était le même à qui Sadoch, l'autre semaine,
Avait jeté du haut du temple un cri de haine.

« Il avait les cheveux partagés sur le front ;
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,
Et des petits enfants portaient des branches vertes ;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule, gaie, heureuse, pêle-mêle ;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient : hosanna ! Quelques-uns
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.
Il s'avançait avec le calme du mystère ;
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre
Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus ;
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus
Faisaient une bannière en avant du cortège ;
Et tous disaient : — Que Dieu le Père le protège !
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs ! —

« Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur la tête,

Et les femmes chanter, et le peuple accourir,
Et sourit, en disant : Je vais bientôt mourir. »

Avant d'assister à la scène de la Passion écoutons Jésus faire le récit de sa vision :

« Tout est bon si ma mort délivre ; tout est bien
Si dans la vérité l'homme se désaltère.
Or je m'élèverai de dessus cette terre
Et j'attirerai tout à moi du ciel.
Christ finit le combat commencé par Michel.

« Son œil devint étrange et semblait voir des choses
Au fond de son esprit confusément écloses.

« Trois jours après ma mort je ressusciterai ;
Mais quand j'apparaîtrai blanc près de la fontaine,
Vous me verrez ainsi qu'une forme incertaine ;
Madeleine croira que c'est le jardinier ;
Thomas commencera par douter et nier,
Mais les trous de mes pieds le forceront à croire,
Et quand il aura mis dans ma blessure noire

Son doigt qu'il ôtera tiède et mouillé de sang,
Il s'en ira songer dans l'ombre en frémissant.

« Priez. Ne livrez point ma doctrine aux querelles.
Est-ce que les épis sont pour les sauterelles ?
Quand je serai parti, vous répandrez ma loi.
Beaucoup se tromperont, l'erreur naîtra de moi.

« Je porterai les cœurs ainsi que des fardeaux.
Des laboureurs feront des sillons sur mon dos ;
Ces laboureurs, c'est vous, et votre œuvre est austère.
L'homme n'a rien, ni sac plein d'or, ni coin de terre,
Qu'il puisse regarder ici-bas comme sien.
Allez sans hésiter dire au Pharisien :
» Prends garde à cette fange immonde où tu te vautres !
Soyez doux. Aimez-vous toujours les uns les autres. — »

Voici que l'heure de la Passion a sonné. Le Christ est sur le chemin du calvaire.

« Comme il montait suant et piqué par les glaives,
Une femme eut pitié, le voyant prêt à choir,
Et l'essuya, posant sur son front un mouchoir ;
Et, quand elle rentra chez elle, cette femme
Vit sur le mouchoir sombre une face de flamme. »

« Comme il continuait de monter, tout en sang,
Il s'arrêta livide, épuisé, fléchissant
Sous la croix exécrée et l'infâme anathème.
Un homme lui cria : — Marche ! — Marche toi-même,
Dit Jésus-Christ. — Et l'homme est errant à jamais. »

« Un des larrons lui dit : — Faux dieu ! tu blasphémais !
Es-tu Dieu ? Sauve-nous et sauve-toi toi-même !
L'autre larron cria : — Jésus ! je crois ! je t'aime !
Souviens-toi qu'un mourant s'est à toi confié ! —
Alors, levant les yeux vers ce crucifié,
Jésus agonisant parvint à lui sourire :
Homme, pour avoir dit ce que tu viens de dire,
O voleur sur la croix misérable expirant,
Tu vas entrer aux cieux, et tu seras plus grand
Qu'un empereur portant la couronne et le globe. »

« Ils se sont partagé le manteau ; mais la robe
N'ayant pas de couture, ils l'ont jouée aux dés. »

« De six à neuf, les monts furent d'ombre inondés ;
Toute la terre fut couverte de ténèbres.
Comme si quelque main eût ployé ses vertèbres,
Il baissa tout à coup la tête, et dans ses yeux
Lugubres apparut la profondeur des cieux ;
Et, poussant un grand cri, Jésus expira...
. . . . . .
« Dans le temple, les bœufs d'airain firent un pas ;
Le voile se fendit en deux du haut en bas.
. . . . . .
« Et tout devint si noir que tout s'évanouit ;
Les sépulcres, s'ouvrant subitement, restèrent
Béants. . . . . .
Des morts blêmes étant sortis de leurs tombeaux,
Furent vus par plusieurs personnes de la ville.
. . . . . .
« Ainsi mourut Jésus ; et les peuples, depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son évangile était pareil au ciel. »

Qu'était venu faire Jésus ici-bas ? Qu'elle était sa mission ?

« Par quoi allait-il changer la face du monde ? La pensée des prophètes venait de s'achever en lui. Fort du don entier de son être, il venait partager avec les hommes ce royaume du ciel qu'il avait conquis dans ses méditations et ses luttes, dans ses douleurs infinies et ses joies sans borne. Il venait déchirer le voile que l'ancienne religion de Moïse avait jeté sur l'Au-delà. Il venait dire : « Croyez, aimez, agissez, et que l'espérance soit l'âme de vos actions. Il y a au delà de cette terre un monde des âmes, une vie plus parfaite. Je le sais, j'en viens, et je vous y ménerai. Mais il ne suffit pas d'y aspirer. Pour y parvenir, il faut commencer par la réaliser ici-bas, en vous-mêmes d'abord, dans l'humanité ensuite. Par quoi ? par l'amour, par la charité active. »

« On vit donc arriver le jeune prophète en Galilée. Il ne disait pas qu'il était le Messie, mais il discutait sur la loi et les prophètes dans les synagogues. Il prêchait au bord du lac de Génézareth, dans les barques des pêcheurs, auprès des fontaines, dans les oasis de verdure qui abondaient alors entre Capharnaüm, Bethsaïda et Korazim. Il guérissait les malades par imposition des mains, par un regard, par un commandement, souvent par sa seule présence. Des foules le suivaient ; déjà de nombreux disciples s'attachaient à lui. Il les recrutait parmi les gens du peuple, les pêcheurs, les péagers. Car il voulait des natures droites et vierges, ardentes et croyantes, et il s'en emparait irrésistiblement. Il était guidé dans ses choix par ce don de seconde vue qui, de tous temps a été propre aux hommes d'action, mais surtout aux initiateurs religieux. Un regard lui suffisait pour sonder une âme. Il n'avait pas besoin d'autre épreuve, et quand il disait : Suis-moi ! — on le suivait. D'un geste, il appelait à lui les timides, les hésitants, et leur disait : « Venez à moi, vous qui êtes chargés, je vous soulagerai. Mon joug est aisé et mon fardeau léger. » Il devinait les plus secrètes pensées des hommes, qui troublés, confondus, reconnaissaient le Maître. Quelquefois, dans l'incrédulité, il saluait la droiture. Nathaniel ayant dit : « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? » Jésus reprit : « Voilà un véritable Israélite en qui il n'y a point d'artifice. » De ses adeptes, il n'exigeait ni serment, ni profession de foi, mais seulement qu'on l'aimât, qu'on crût en lui. Il mit en pratique la communauté des biens, non comme une règle absolue, mais comme principe de fraternité entre les siens.

« Jésus commençait ainsi à réaliser dans un petit groupe le royaume du ciel qu'il voulait fonder sur la terre. Le sermon de la montagne nous offre une image de ce royaume déjà formé en germe, avec un résumé de l'enseignement populaire de Jésus. Au sommet de la colline est assis le maître ; les futurs initiés se groupent à ses pieds ; plus bas, le peuple pressé accueille avidement les paroles qui tombent de sa bouche. Qu'annonce le nouveau

docteur ? Le jeûne ? La macération ? Les pénitences publiques ? Non ; il dit : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient ; heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Il déroule ensuite, dans un ordre ascendant, les quatre vertus douloureuses; le pouvoir merveilleux de l'humilité, de la tristesse pour les autres, de la bonté intime du cœur, de la faim et de la soif de justice. Puis viennent, radieuses, les vertus actives et triomphantes : la miséricorde, la pureté du cœur, la bonté militante, enfin le martyre pour la justice. « Heureux ceux qui ont le cœur pur ; car ils verront Dieu ! » Comme le son d'une cloche d'or, cette parole entr'ouvre aux yeux des auditeurs le ciel qui s'étoile sur la tête du Maître. Ils y voient les humbles vertus, non plus comme les pauvres femmes émaciées, en robes grises de pénitentes, mais transformées en béatitudes, en vierges de lumière, effaçant par leur éclat la splendeur des lys et la gloire de Salomon. Du ven de leurs palmes, elles répandent sur ces cœurs altérés les parfums du royaume céleste.

« Le merveilleux est que ce royaume ne s'épanouit pas dans les lointains du ciel, mais dans l'intérieur des assistants. Ils échangent entre eux des regards étonnés ; ces pauvres en esprit sont devenus tout à coup si riches ! Plus puissant que Moïse, le magicien de l'âme a frappé leur cœur ; une source immortelle en jaillit. Son enseignement populaire est contenu dans ce mot : Le royaume du ciel est un dedans de vous ! Maintenant qu'il leur expose les moyens nécessaires pour atteindre ce bonheur inouï, ils ne s'étonnent plus des choses extraordinaires qu'il leur demande : de tuer jusqu'au désir du mal, de pardonner les offenses, d'aimer ses ennemis. Si puissant est le fleuve d'amour qui déborde de son cœur, qu'il les entraîne. En sa présence, tout leur semble facile. — Immense nouveauté, singulière hardiesse de cet enseignement : le prophète galiléen place la vie intérieure de l'âme au-dessus de toutes les pratiques extérieures, l'invisible au-dessus du visible, le royaume des cieux au-dessus des biens de la terre. Il ordonne de choisir entre Dieu et Mammon. Résumant sa doctrine, il dit : « Aimez votre prochain comme vous-même, et soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (1). »

Après ce bref mais éloquent exposé de l'enseignement de Jésus, demandons-nous encore ce qu'entendait le Maître par ces paroles : « Le ciel et la terre ne passeront point que tout ne soit accompli jusqu'à un seul iota. » Il voulait dire :

« Qu'il fallait que la loi de Dieu reçut son accomplissement, c'est-à-dire fût pratiquée sur toute la terre dans toute sa pureté, avec tous ses développements et toutes ses conséquences; car, que servirait d'avoir établi cette

(1) Édouard Schuré. — *Les Grands Initiés : Jésus.*

loi, si elle devait rester le privilège de quelques hommes ou même d'un seul peuple ? Tous les hommes étant les enfants de Dieu, sont, sans distinction, l'objet d'une même sollicitude.

« Mais le rôle de Jésus n'a pas été simplement celui d'un législateur moraliste, sans autre autorité que sa parole ; il est venu accomplir les prophéties qui avaient annoncé sa venue ; il tenait son autorité de la nature exceptionnelle de son Esprit et de sa mission divine ; il est venu apprendre aux hommes que la vraie vie n'est pas sur la terre, mais dans le royaume des cieux ; leur enseigner la voie qui y conduit, les moyens de se réconcilier avec Dieu, et les pressentir sur la marche des choses à venir pour l'accomplissement des destinées humaines. Cependant il n'a pas tout dit, et sur beaucoup de points il s'est borné à déposer le germe de vérités qu'il déclare lui-même ne pouvoir encore être comprises : il a parlé de tout mais en termes plus ou moins explicites ; pour saisir le sens caché de certaines paroles, il fallait que de nouvelles idées et de nouvelles connaissances vinssent en donner la clef, et ces idées ne pouvaient venir avant un certain degré de maturité de l'esprit humain. La science devait puissamment contribuer à l'éclosion et au développement de ces idées ; il fallait donc donner à la science le temps de progresser. »

« La science et la religion sont les deux leviers de l'intelligence humaine ; l'une révèle les lois du monde matériel et l'autre les lois du monde moral ; mais *les unes et les autres ayant le même principe, qui est Dieu*, ne peuvent se contredire ; si elles sont la négation l'une de l'autre, l'une a nécessairement tort et l'autre raison, car Dieu ne peut vouloir détruire son propre ouvrage. L'incompatibilité qu'on a cru voir entre ces deux ordres d'idées tient à un défaut d'observation et à trop d'exclusivisme de part et d'autre ; de là un conflit d'où sont nées l'incrédulité et l'intolérance.

« Les temps sont arrivés où les enseignements du Christ doivent recevoir leur complément, où le voile jeté à dessein sur quelques parties de cet enseignement doit être levé ; où la science, avant d'être exclusivement matérialiste, doit tenir compte de l'élément spirituel, et où la religion cessant de méconnaître les lois organiques et immuables de la matière, ces deux forces, s'appuyant l'une sur l'autre, s'équilibreront et se prêteront un mutuel appui. Alors la religion, ne recevant plus de démenti de la science, acquerra une puissance inébranlable, parce qu'elle sera d'accord avec la raison, et qu'on ne pourra lui opposer l'irrésistible logique des faits.

« La science et la religion n'ayant pu s'entendre jusqu'à ce jour parce que chacune envisageant les choses à son point de vue exclusif, elles se repoussaient mutuellement, il fallait quelque chose pour combler le vide qui les séparait, un trait d'union qui les rapprochât ; ce trait d'union est dans la connaissance des lois qui régissent le monde invisible et ses rapports avec

le monde visible, lois tout aussi immuables que celles qui règlent le mouvement des astres et l'existence des êtres.

« Le *spiritisme* est la science nouvelle qui vient révéler aux hommes, par des preuves irrécusables, l'existence et la nature du monde invisible et ses rapports avec le monde visible ; il nous le montre, non plus comme une chose surnaturelle, mais, au contraire, comme une des forces vives et incessamment agissantes de la nature, comme la source d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors et rejetés, par cette raison, dans le domaine du fantastique et du merveilleux. C'est à ces rapports que le Christ fait allusion en maintes circonstances, et c'est pourquoi beaucoup de choses qui sont dites sont restées inintelligibles et ont été faussement interprétées. Le spiritisme est la clé à l'aide de laquelle tout s'explique avec facilité.

« De même que le Christ a dit : « Je ne viens point détruire la loi, mais l'accomplir ; » le spiritisme dit également : « Je ne viens point détruire la loi chrétienne, mais l'accomplir. » Il n'enseigne rien de contraire à ce qu'enseigne le Christ, mais il développe, complète et explique, en termes clairs pour tout le monde, ce qui n'avait été dit que sous la forme allégorique ; il vient accomplir aux temps prédits ce que Christ a annoncé, et préparer l'accomplissement des choses futures. Il est donc l'œuvre du Christ qui préside lui-même, ainsi qu'il l'a pareillement annoncé, à la régénération qui s'opère, et prépare le règne de Dieu sur la terre (1). »

(*A suivre.*) ALGOL.

Les enseignements du Spiritisme pour le penseur

(*Suite et fin*)

Homme assujetti à toutes les faiblesses humaines, enclin par conséquent, à suivre plutôt les sentiers fleuris que la route rocailleuse de la perfection, je n'ai pas la prétention de guider autrui dans un chemin que je n'ai pas parcouru.

Aussi me bornerai-je ici à indiquer la cause à laquelle les Esprits attribuent le peu de progrès que nous faisons dans cette voie et à donner un aperçu des moyens qui ont été préconisés pour nous en faciliter l'accès, laissant à chacun la latitude d'en apprécier la portée et d'en faire son profit.

Témoins invisibles de nos plus secrètes actions, spectateurs attristés de souffrances qu'ils voudraient nous épargner, nos amis de l'au-delà se rendent compte, que le seul obstacle à notre ascension morale et la plupart

(1) Allan Kardec. — *l'Évangile selon le spiritisme*, 3 fr. 50.

des maux qui nous affligent ici-bas, et nous feront souffrir dans l'éternité, proviennent de notre manque de volonté.

Le souci que nous nous donnons parfois d'adopter une attitude en désaccord avec notre caractère vrai, dans le but d'apparaître parés de qualités que nous n'avons pas, montre que ce n'est pas par ignorance que nous péchons et que nous avons, bien ancré dans le cœur, le sentiment du perfectionnement nécessaire.

De cette conviction au désir d'acquérir les vertus qui nous manquent, il n'y a qu'un pas, et je ne crois pas me tromper en avançant que ce pas nous l'avons tous fait maintes fois, mais que, maintes fois aussi, la force de passer du désir à l'exécution nous a manqué.

Qu'est-ce donc que cette force de volonté que les Esprits nous recommandent tant de mettre en œuvre et qui, nous échappant sans cesse, rend vaines nos meilleures résolutions?

Pas autre chose que la puissance de conserver, à l'exclusion de toute autre image, constamment présente devant les yeux, la vision du but qu'on s'est proposé d'atteindre.

Et cette puissance n'est pas facile à acquérir.

Le cerveau humain continuellement distrait par les mille impressions sensorielles qui lui viennent de l'extérieur, ou assailli par le flux d'idées qu'éveillent en nous les contingences de la vie, supporte malaisément d'être astreint à s'appesantir sur un objectif toujours le même. La fatigue survient bientôt et sous peine de le voir se fausser, il faut laisser l'instrument se détendre et reprendre des forces dans le repos, avant de pouvoir de nouveau aiguiller sur lui sa pensée.

Il arrive à l'existence des âmes fortes, dont la volonté développée au cours de vies antérieures, s'établit vite en souveraine.

Par contre, il s'en réincarne d'autres, qui, faute d'avoir précédemment fait un suffisant appel à leur énergie, reviennent au monde faibles et sans courage pour surmonter les difficultés avec lesquelles elles seront aux prises.

A ces réincarnés-là, la concentration permanente de la force de vouloir, sur un mobile unique, sera particulièrement pénible, et ce n'est que par un long entraînement qu'ils y réussiront.

Mais quand, à la suite d'efforts persistants, ils seront parvenus à tenir leur esprit fixé uniquement et sans distraction sur l'objet qu'ils ont en vue, leur principe pensant s'identifiera avec le sujet de leur constante préoccupation et ils seront entraînés à mettre, avec ardeur, toute leur activité physique et intellectuelle, au service de l'idée préconçue.

En d'autres termes, ils auront acquis le maniement de cette force qu'on nomme la volonté et il ne leur restera plus ensuite qu'à l'appliquer systéma-

tiquement en toutes circonstances, pour la faire croître en puissance et en efficacité.

De la volonté persévérante d'accomplir une œuvre naît la foi en cette œuvre, la conviction intime et absolue qu'on la mènera à bien, la résolution de se sacrifier soi-même, plutôt que de renoncer à parachever ce qui est devenu comme l'essence même, la raison d'être de la personnalité.

L'homme dans le cerveau duquel se sera ainsi implanté la pensée de réaliser son idéal coûte que coûte, ne se laissera arrêter par aucun des obstacles qui se dresseront sur sa route, et aura toutes chances de maîtriser sa destinée et de réussir dans ses entreprises.

Il est superflu de citer des noms d'hommes qui, partis de rien, se sont, dans tous les domaines de l'activité humaine, élevés au premier rang par leur persévérante énergie.

Aussi bien, ce qui est intéressant, ce n'est pas le succès qui a couronné leurs efforts, mais l'opinion que se font de leur chute, ceux d'entre eux qui, après avoir étonné le monde par leur génie et leur fortune, ont vu leur carrière finir par un désastre aussi retentissant que leur prodigieuse ascension.

Bien loin d'accuser le sort, ils mettent sur le compte de la lassitude, d'une éclipse de la volonté, la cause du malheur qui a clos leur destinée. Ils estiment que si, aux coups qui leur étaient portés, ils avaient opposé une âme plus ferme, les événements auraient tourné autrement et se font reproche d'avoir cessé de combattre avant d'avoir épuisé toutes les chances de vaincre.

Ainsi les Esprits d'hommes qui forcèrent l'admiration de leur siècle, ne trouvent, après de si longues années passées à tourner et à retourner dans leur pensée les causes et les conséquences des événements qui ont précipité leur ruine, d'autre explication à leur infortune finale, qu'une défaillance de leur volonté.

Pour que des personnalités aussi puissamment douées sous ce rapport confessent avoir manqué de force de résistance à un moment critique de leur vie, il faut vraiment que la tension continue de la volonté soit un effort bien pénible à soutenir, et l'on ne saurait s'étonner que les individualités plus pauvrement partagées réussissent si difficilement à soustraire leur attention aux causes qui tendent à la détourner de son objectif.

De tous les moyens qu'on a préconisés pour empêcher le cerveau de se laisser distraire par les représentations mentales autres que celles qu'on a décidé de lui imposer, il n'y en a pas de plus efficace que la prière.

Mots appropriés au désir secret qui nous anime, se gravant, par suite, facilement dans la mémoire et dont la répétition n'exige pas d'effort céré-

bral, la prière est, en effet, la façon la plus pratique et la plus aisée de ramener sur son objectif, l'attention un moment détournée.

Je ne sais quel est le psychologue de génie qui inventa le chapelet, ce merveilleux moyen d'auto-suggestion, que les prêtres de toutes les religions ont employé, depuis un temps immémorial, pour distraire l'esprit de leurs fidèles des préoccupations matérielles et les amener, pour un instant, à communier avec la Divinité.

La monotone répétition d'une formule sacrée, à chaque grain du rosaire, a pour premier résultat de vider le cerveau de toute pensée, de créer ce que les médecins hypnotiseurs nomment l'état d'anidéïsme ; puis, par le fait que la récitation se poursuit, le vœu exprimé par la prière s'y implante à l'exclusion de toute autre idée et le récitant tombe, peu à peu, dans un état voisin de l'hypnose, où sa pensée cristallisée, reste, pendant le temps de l'exercice, immuablement fixée sur le sujet de son oraison.

Et pour peu que cette auto-suggestion se renouvelle fréquemment, la prière sera exaucée : Le cerveau saturé de l'idée sur laquelle l'attention aura été si souvent appelée, éprouvera, pour l'éloigner, autant de difficulté qu'il avait primitivement eu de peine à la fixer et la concentration d'esprit s'opèrera d'elle-même après chaque temps de repos.

Il en est des facultés intellectuelles comme du sentiment religieux. Elles ne s'élèvent en puissance et ne donnent leur plein rendement, que par une constante application à ramener sans cesse la pensée sur l'œuvre entreprise, et la plus ou moins grande perfection de cette œuvre dépendra, pour une bonne part, du pouvoir de son auteur à s'abstraire longuement dans sa méditation.

Pour que la prière produise tout son effet, il faut prier avec ferveur et, pour prier avec ferveur, il faut avoir le calme de l'esprit.

Or, les habitudes mauvaises, les passions, les souffrances morales, les désespérances affectives, les tristesses de l'existence, sont génératrices d'images obsédantes qui altèrent la sérénité de la pensée et l'empêchent de se condenser.

Pour arriver à chasser ces troublantes visions, on n'a encore trouvé que le jeûne : le jeûne dont le nom sonne mal aux oreilles des personnes habituées à penser qu'elles mettraient leur vie en danger si elles omettaient un seul jour de faire leurs quatre repas.

Le jeûne, l'auxiliaire le plus puissant de la discipline religieuse, dont les effets calmants, éprouvés par une expérience millénaire, sont seuls capables, en la mettant en état de chercher, dans la prière, un adoucissement à ses maux, de ramener la tranquillité dans une âme ulcérée ou en proie aux orages passionnels.

Il ne s'agit pas, du reste, à moins que l'on ait à lutter contre des pas-

sions violentes et enracinées, de se soumettre à des jeûnes rigoureux et répétés ; un régime sobre, éloigné de tout excès ascétique, mais autant que possible végétarien suffit, dans la plupart des cas, à calmer le cerveau et à maintenir le corps en bonne santé, condition essentielle pour s'adonner avec fruit aux exercices de renforcement de la volonté ou aux travaux intellectuels.

Quel effort cérébral peut-on demander à un homme abattu par la maladie ou continuellement énervé par la souffrance ? Un cerveau lucide veut un corps sain ; aussi la santé est-elle le bien le plus précieux qu'il soit donné à l'homme de posséder, celui qui donne de la valeur à tous les autres et sans lequel aucun d'eux n'a de prix.

Bien portant, l'homme marche dans la vie avec une confiance en lui-même, qui lui permet d'affronter et d'écarter les obstacles qu'il rencontre sur sa route ; l'effort lui est facile et son âme ouverte à l'espérance lui fait allègrement supporter les heurts du chemin souvent raboteux, qu'il est parfois obligé de parcourir. Toujours dispos, il se trouve dans la seule condition qui permette de goûter les joies que l'existence nous réserve, mais dont nous ne pouvons jouir avec plénitude quand la santé fait défaut.

Le fonctionnement harmonieux de l'organisme entre donc pour une très grande part dans notre bonheur et, comme rien ne dispose à la bienveillance et à l'égalité de caractère comme d'être heureux, il influe dans une certaine mesure sur celui de nos entourants.

Qui ne se rappelle avoir connu des personnes remplies d'aménité dans les conditions de santé normales, devenir au moindre malaise grincheuses, difficiles à vivre, impossibles à servir et retrouver sitôt rétablies toute leur sérénité.

Il importe donc que tout homme, dans son intérêt propre tout aussi bien que dans celui de ses proches, ait le souci de se bien porter, et qu'en conséquence, il se soumette aux lois du seul tuteur qui puisse le maintenir en bonne santé, ou l'y ramener quand il l'a compromise, l'Hygiène.

Imposées à leurs fidèles par les fondateurs des premières religions connues, ou formulées de nos jours par les médecins hygiénistes, leurs prescriptions sont identiquement les mêmes.

La seule différence consiste en ce que la science moderne explique l'action des pratiques d'hygiène, tandis que les religions se contentaient d'en faire une obligation, sans rien expliquer, mais en affirmant à leurs sectateurs que l'observation rigoureuse des règles établies, outre qu'elle les mènerait à un état de sagesse et d'intellectualité supérieur, leur assurerait en outre le bénéfice des apparences caractéristiques de cet état : beauté de formes, noblesse de démarche, dignité de maintien, par lesquelles l'homme s'impose à l'attention et au respect des personnes qu'il coudoie dans la vie.

On ne saurait douter que telles doivent être les conséquences d'une règle acceptée et rigoureusement suivie, car cet assujetissement volontaire dénote un empire sur soi-même, une persistance de volonté qui, à la longue, se reflètent dans la physionomie et l'attitude de ceux qui s'y soumettent.

Il suffit, pour s'en convaincre de considérer certaines catégories de personnes communément occupées des mêmes pensées et soumises aux mêmes exercices, ou se livrant aux mêmes travaux.

Le caractère spécial de leurs habituelles préoccupations ne s'imprime-t-il pas dans tout leur être d'une façon indélébile, et ne reconnaît-on pas, à première vue, le prêtre, même non revêtu de sa soutane, le soldat, même dépouillé de son uniforme, le savant, l'artiste, l'artisan ; enfin d'une manière générale, ne distingue-t-on pas l'homme qui a pris l'habitude de concentrer sa pensée et de méditer de celui dont le cerveau n'est qu'une harpe éolienne vibrant à tous les souffles.

Or les fondateurs de religions se rendaient bien compte que le seul moyen d'atteindre le but qu'ils se sont tous proposé, de rehausser le niveau moral de l'humanité, ne pouvait être atteint qu'en faisant concevoir à leurs adeptes des idées d'un ordre plus élevé que celles touchant la satisfaction de leurs intérêts immédiats ou de leurs besoins matériels, objets de leurs réflexions habituelles.

Et l'expérience était là pour leur montrer que les pensées d'un homme varient, non seulement avec son état de santé, mais encore avec le milieu qu'il fréquente, le soin plus ou moins grand qu'il prend de lui-même et même avec l'habit qu'il porte.

N'a-t-on pas vu cent fois, à l'occasion d'une cérémonie quelconque, des personnes vêtues d'une façon plus recherchée que ne le comporte leur condition, essayer de mettre leurs manières et leur langage en harmonie avec leur habit.

Faute d'habitude, leurs efforts restent souvent vains et prêtent à sourire ; mais ne sont-ils pas la meilleure preuve que toute dérogation aux habitudes tout changement dans les conditions d'existence, entraîne avec lui un état d'esprit particulier et par suite des pensées différentes.

Or c'est de la répétition des mêmes pensées, de leur assimilation, que se forme le caractère moral.

Ils avaient donc raison, les fondateurs de religions, quand ils prétendaient que les soins corporels si minutieusement spécifiés par eux, exerçaient une action non moins salutaire sur le moral que sur le physique.

Dix mille ans et plus se sont écoulés depuis que les lois fondamentales qui président à la régénération physique et mentale de l'homme, sont sorties de l'enceinte des sanctuaires de l'Inde pour être révélés aux croyants sous forme de prescriptions religieuses, et rien n'y a été changé, malgré les

progrès des sciences, tant elles sont basées sur l'observation des conditions d'équilibre du corps humain. Au contraire, toutes les nouvelles acquisitions scientifiques n'ont fait que confirmer leur vertu.

Si l'observation de ces prescriptions assure toujours à celui qui, doué d'une santé heureuse, se soumet à leur empire, une continuité d'existence exempte de maux, il ne faut cependant pas s'attendre à leur voir opérer des miracles instantanés lorsqu'il s'agit d'une personne malade.

Rien dans la nature ne se fait qu'avec l'aide du temps et tout comme l'organisme surmené et fatigué ne s'est affaissé que lentement et progressivement sous l'influence de causes morbides, de même aussi le relèvement ne peut s'effectuer que lentement et progressivement, sous l'action d'influences contraires à celles qui ont amené le dépérissement.

Certes, un mieux sensible ne tardera pas à se faire sentir, mais la rentrée en possession de son énergie physique, la reconstitution de sa force psychique, la guérison définitive et permanente en un mot, le malade la devra uniquement à sa constance à se plier aux règles qu'il se sera volontairement imposées. Le miracle s'il doit se produire, c'est lui-même qui l'opèrera par sa foi en sa guérison.

Sous l'influence d'une sobriété coutumière sagement réglée, ou de jeûnes sévères répétés à des intervalles rapprochés, selon la violence des troubles psychiques à combattre, les ferments d'irritation perdront peu à peu de leur virulence, les emportements passionnels diminueront d'intensité, l'esprit reprendra son équilibre et la santé renaîtra.

Avec la santé, une seconde jeunesse refleurira dans les organismes flétris ou usés, la beauté des formes et du visage altérée par l'âge ou la maladie réapparaîtra et avec le calme de l'esprit retrouvé, reviendra la joie de vivre et de jouir en paix des jours que Dieu a marqués pour l'accomplissement de leurs cycles terrestres.

Il est inutile de s'étendre sur la sagesse des prescriptions dont l'efficacité ne saurait être mise en doute. Il convient de laisser à chacun le soin de les suivre, dans la mesure qu'il jugera la meilleure, eu égard à son tempérament et au but qu'il s'est assigné, et clore ici l'exposé des moyens qui ont été proposés pour l'obtention de la maîtrise de soi-même et par suite de l'acquisition de la prédominance de la volonté, en insistant toutefois sur ce fait, qu'il y a avantage à ce que la prière, simplement considérée comme une façon de ramener la pensée sur l'objectif que l'on a eu vue, soit la plus courte possible. Un seul mot mentalement répété et exprimant l'essence de notre aspiration vaut mieux qu'une longue période de paroles oiseuses.

DE REDIENNSCH.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

(Suite)

XV

Les propriétés psychiques des plantes et des minéraux

En magie, autrefois, on employait souvent pour des opérations psychiques des plantes et des minéraux.

Il est incontestable que Dieu, dans sa bonté, a donné à chacun le remède à son mal et que toute douleur peut être soulagée soit par l'administration à l'intérieur soit par l'usage extérieur des plantes.

Puisqu'ici seul le point de vue psychique nous intéresse, je vais donner la liste de quelques plantes avec leurs propriétés.

Il est bon d'invoquer Dieu, si possible en cueillant la plante, afin de vous attirer un courant favorable, ou bien lors de l'achat, si vous ne pouvez le cueillir vous-même.

1. *Plantes dégageantes, éliminant les obsessions :* agnus cactus, aigremoine, chrysanthème (symboliquement, mais pas fluidiquement), coca, fougère, iris, jacinthe, lilas, lis, mélisse, myosotis, oranger, pavot, renouée, réséda, romarin, rose, thym, valériane, verveine, violette.

Ces plantes à des degrés divers, non encore assez étudiées, donnent de bons résultats pour éloigner les mauvais fluides et rétablissent une certaine harmonie dans les fonctions psychiques.

2. *Plantes vivifiantes, fortifiantes :* arnica (très modérément), boldo, cacao, café (propriétés variables selon les tempéraments), camomille, coca, colombo, fumeterre, gentiane, houblon, hydrastis canadensis, hysope, kola, laurier, marjolaine, maté, malt (orge), orange amère, petite centaurée, pissenlit, quassia-amara, raifort, rhubarbe, romarin, sagou, salep, salsepareille, thé, thym, viburnum.

3. *Plantes calmantes :* coquelicot, guimauve, jujube, laitue, lin, mauve, mélilot, orge, réglisse, tilleul, tussilage, violette.

Ces trois catégories de plantes, énoncées ci-dessus par ordre alphabétique, ont les effets suivants.

La première catégorie tend à épurer l'aura fluidique, soit qu'on prenne la plante en tisane (lorsqu'elle n'est pas toxique) selon le tempérament, soit qu'on en porte une partie sur soi-même, soit qu'on en possède dans sa demeure, la plante étant à l'état frais ou sec.

La deuxième catégorie pousse à l'extériorisation, facilite donc la médiumnité, mais souvent au dépens des forces fluidiques. Il faut en user, non con-

tinuellement, mais de temps en temps : il faut éviter avec soin l'abus, car cela épuiserait le corps rapidement en faisant apparaître des désordres nerveux.

Il faut aussi éviter soigneusement les plantes dites stupéfiantes, poisons d'autant plus sûrs qu'ils agissent lentement. Je citerais comme à éviter absolument : l'absinthe, les amandes amères, l'anémone, l'assa-fœtida, la belladone, la fève de S ainte Ignace, le haschich, la jusquiame, le laurier-cerise, la rue, la sabine et les plantes dont l'usage et la valeur ne sont pas bien déterminés.

L'usage externe de ces dernières plantes est admissible avec de grandes précautions et dans des cas spéciaux que la médecine des plantes détermine. J'estime que celles que j'ai indiquées plus haut suffiront largement pour l'étude psychique de leurs propriétés que je vais détailler ici.

1. *Plantes dégageantes*, dans l'ordre de leur force et de leur énergie : valériane et iris, verveine, myosotis, lilas, violette, jacinthe, aigremoine et rose, thym et réséda sont les plus actives, surtout les trois premières qu'on emploiera, la valériane à l'intérieur, les racines d'iris et la verveine en sachets ou applications externes sur les parties du corps à dégager.

On peut aussi éliminer les obsessions avec la renouée alliée à l'iris et à la violette ; cette dernière réussit souvent, lorsqu'on a déjà essayé en vain les autres plantes ; elle agit non d'elle-même, mais finit et complète l'action des autres.

2. *Plantes vivifiantes, fortifiantes*, qui extériorisent ; au premier rang : le thé et le café, puis ensuite la coca, le cocombo et les racines amères.

Les autres extériorisent moins, mais agissent sur la nutrition et l'assimilation. Il faut éviter l'abus des unes et des autres, qui amène, comme je l'ai dit plus haut, des troubles nerveux.

3. *Plantes calmantes :* au premier rang le tilleul (1) incomparable dans son action, soit en infusions, soit par fermentations ou bains. Le tussilage et la violette viennent ensuite, suivis de la laitue, qui joint à ces propriétés une action rafraîchissante de premier ordre, la guimauve, la mauve et le coquelicot agissent sur les tissus et chassent les inflammations.

***

Les minéraux peuvent aussi être classés en *pierres dégageantes, désobsédantes :* agate, chalcédoine, or, argent ; en *pierres excitantes, extériorisantes :* onyx, topaze, cornaline, cristal (quartz), saphir ; en *pierres calmantes :* émeraude, hyacynthe, lapis-lazuli, améthyste, corail.

(1) Le tilleul ne réussit pas à certains sujets pour des causes encore inexpliquées. Il est alors utile de le remplacer, selon le cas, soit par des plantes dégageantes, soit par le tussilage et la violette.

Ces pierres se portent sur soi, enchassées sur or, argent ou étain ; et ne doivent pas être à la vue de tous: leur propriété en dépend, car les fluides de chacun contrarieraient ceux que la pierre doit condenser pour celui qui la porte. Cela est d'autant plus vrai que si les talismans sont à la vue de chacun, ils perdent rapidement toute valeur, celle-ci consiste surtout dans la foi du porteur, et dans son soin de les préserver de toute atteinte de la part d'autrui.

Ces quelques données peuvent rendre quelques services, nous l'espérons du moins, à ceux qui les utiliseront dans le bien et pour le bien. Il est en tout cas parfaitement inutile d'examiner la position des planètes, ni l'heure, pour obtenir des résultats, car les propriétés des plantes n'en sont pas modifiées, l'astrologie n'ayant, quant à moi, aucune vateur scientifique sérieuse.

(*à suivre*) M. J.

Causeries Philosophiques

Groupes de substances. — Propriétés distinctives

Dans une première causerie, nous avons essayé de faire ressortir la nécessité d'adopter *à priori* certains principes pour pouvoir comprendre l'enchaînement et la cause des faits qui s'offrent à nos sens. Ces principes ne peuvent pas ressortir de l'observation directe, toujours très limitée. Ils sont le fruit de notre raison et de notre jugement, c'est-à-dire d'un travail intérieur de l'esprit qui met en œuvre l'ensemble de ses connaissances personnelles sans se rendre toujours bien compte de l'origine de chacune d'elles.

Nous avons exposé ensuite, dans une seconde causerie, que la théorie qui a nos préférences, et dont nous voulons faire application, consiste à attribuer les phénomènes observés à des substances que nous classons par groupes ayant chacun des qualités qui le distinguent des autres. Ces substances sont surtout des figures servant de cadre à notre classement. Si nous croyons à leur réalité, au moins pour la plupart d'entre elles, nous ne l'affirmons pas cependant d'une manière absolue.

Nous allons passer en revue, rapidement, quelques-unes des caractéristiques de chaque groupe suffisamment connues pour que nous ne soyons pas obligé d'entrer dans des détails ; il nous suffira de les résumer pour le moment, sauf à revenir plus tard sur certains points.

Ainsi, la Matière est *pondérable*, soumise aux lois de la pesanteur. L'Énergie est affranchie de ces lois ; elle est impondérable. Il en est de même de

l'Intelligence, ainsi que du Principe vital et des substances de son groupe. Elles ne produisent aucun effet sur la balance. La pesanteur distingue donc la Matière des autres substances. Nous représentons la pesanteur elle-même par une substance ayant pour qualité de faire que les corps matériels s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances.

La *forme* est également une propriété de la Matière qui ne s'applique pas à l'Énergie. Celle-ci ne possède pas les trois dimensions nécessaires pour constituer une forme matérielle. On ne saurait non plus assigner aucune forme à l'Intelligence. Les substances appartenant au même groupe que le principe Vital possèdent bien la propriété de prendre ou de donner une forme, mais dans des conditions bien différentes de la Matière et sans assimilation possible. Ainsi l'image mentale a une forme qui ne ressemble en rien à celle des solides, des liquides ou des gaz. La *forme* est donc une autre caractéristique de la Matière.

L'*étendue* est aussi une propriété particulière à la Matière. Si l'Énergie s'étend à la surface des corps sous les espèces de lumière ou d'électricité ou si elle pénètre à leur intérieur comme chaleur, c'est dans des conditions qui ne ressemblent pas du tout à l'*étendue* de la Matière. L'Intelligence et la pensée s'*étendent* aussi d'une manière différente et propre à chacune d'elles. Si elles empruntent parfois le même mot, il n'en désigne pas moins, dans chaque cas, des qualités dissemblables.

Deux parcelles de Matière ne peuvent pas occuper en même temps le même espace. Il en est autrement de la lumière, de la chaleur et de l'électricité qui peuvent s'ajouter ou se superposer à elles-mêmes sans occuper un espace plus grand. On ne peut assigner à l'Intelligence aucune position déterminée dans l'espace et elle peut tout pénétrer. Il en est de même de la pensée qui cependant peut s'ajouter à elle-même alors que l'Intelligence ne le peut pas. Il y a donc encore à ce point de vue un mode d'existence particulière à chaque groupe considéré. Et l'*impénétrabilité* est exclusivement une propriété de la Matière.

Les corps simples, éléments de la Matière, nous apparaissent comme stables, sans mutation possible. Les éléments de l'Énergie : lumière, électricité, chaleur, etc., nous apparaissent au contraire comme doués de mutabilité. On n'a jamais pu transformer le plomb en argent ni le cuivre en or, malgré bien des essais. Tandis que l'électricité se transforme en lumière, en chaleur, etc., et, réciproquement, celles-ci peuvent la produire. La stabilité est une caractéristique de la Matière ; la mutabilité, une caractéristique de l'Énergie.

Sous ce rapport les propriétés de l'Intelligence sont encore différentes

car les unités restent distinctes sans pouvoir, comme les corps simples, s'unir pour former des composés nouveaux, ni subir une transmutation quelconque comme les éléments de l'Énergie. Au contraire, deux images mentales, deux pensées s'ajoutent immédiatement, lorsqu'elles sont semblables, pour n'en former qu'une seule, plus forte, plus précise, et, lorsqu'elles diffèrent, elles restent séparées.

La Pesanteur nous apparaît encore sous un autre aspect, unique dans son groupe, toujours la même, sans combinaisons ou modifications connues.

L'état normal de l'Énergie paraît être un état latent, caché à nos moyens d'investigation ; elle ne se manifeste à nous que lorsqu'elle se transforme. La Matière, au contraire, n'a pas d'état latent ; elle possède une stabilité et une permanence qui font défaut à l'Énergie. Comme conséquence, les manifestations de l'énergie ont constamment besoin d'être alimentées par une source : la lumière disparaît dès que s'éteint le foyer qui la produit. L'électricité s'emmagasine difficilement et jamais pour bien longtemps ; les accumulateurs la transforment plutôt qu'ils ne la conservent. La chaleur aussi tend à disparaître quoique moins rapidement. Les manifestations de la Matière sont permanentes. Elle ne disparaît pas, elle ne se dérobe pas à nos investigations.

La Pesanteur ou attraction planétaire est une force tout comme l'Énergie, mais bien différente. Elle est permanente et n'a pas besoin d'être alimentée par une source quelconque pour exercer son action sur les corps auxquels elle paraît unie. Ses effets sont observables et à la portée de tout le monde bien que le principe qui en est cause reste caché et ne se révèle pas autrement.

L'Intelligence, dont l'existence et les effets sont tout aussi évidents, est également cachée à nos sens comme substance. Elle ne se transforme pas, elle reste fixe, mais elle possède une faculté d'orientation qui n'appartient à aucune autre substance et qui est due à l'exercice de la volonté capable de diriger l'activité sur le point jugé à propos.

Les substances de la pensée et de la vie ne sont pas davantage saisissables. Leur stabilité n'a rien de commun ni avec l'Énergie, ni avec la Pesanteur, et elles se distinguent aussi de l'Intelligence, malgré certains rapports étroits.

La Matière et l'Énergie ont certaines propriétés communes, telle la divisibilité. La Matière est essentiellement divisible ; l'atome tel qu'on le considérait autrefois est tout un monde comparé à celui que l'on considère aujourd'hui, et les expériences de Gustave Le Bon tendent à établir que cette unité hypothétique est elle-même décomposable. L'Énergie, aussi, est essen-

tiellement divisible ; plus nos instruments sont sensibles, plus est petite la quantité d'Énergie qu'ils révèlent.

Mais de ce que cette propriété est commune à la Matière et à l'Énergie, il ne s'en suit nullement qu'elle appartienne aux autres groupes. L'Intelligence notamment nous apparaît comme composée d'unités indivisibles. La vie, la pensée et les autres éléments de ce groupe s'offrent à nous comme un organisme formant un tout complet sans que nous puissions en saisir la décomposition fragmentaire, mais susceptible cependant d'addition dans certains cas, de telle sorte qu'on ne peut pas les considérer comme formées d'unités indivisibles.

La Matière, l'Énergie, la Pesanteur sont aveugles, sans prévoyance et sans volonté ; elles obéissent à des lois fatales sans pouvoir s'y soustraire. L'Intelligence, au contraire, possède la faculté de vouloir, de comprendre, de juger et d'agir ou de ne pas agir. Sous ce rapport il y a entre celle-ci et celles-là une opposition complète. Nous reviendrons sur ce sujet.

La vie, la pensée et les substances du même groupe exécutent les ordres de l'Intelligence avec laquelle elles paraissent se confondre lorsque cette dernière est présente et dirige l'action, comme dans la plupart des actes humains. Tandis que, lorsque l'intelligence organisatrice est intervenue dans le passé et se trouve actuellement absente, l'action des substances dont nous avons parlé semble se rapprocher de celle des forces aveugles. De là vient la différence entre les actes conscients et volontaires et ceux dus à l'habitude et aux instincts qu'on exécute parfois machinalement.

Les substances du groupe de la vie et de la pensée servent donc d'intermédiaires entre l'Intelligence et les substances proprement aveugles sur lesquelles la volonté n'a pas d'action directe.

Comme on vient de le voir, chaque groupe de substances, à quelque point de vue qu'on l'examine, se comporte d'une manière différente des autres, manière qui lui est propre et qui doit être étudiée directement, dans le groupe même, sans rien déduire par analogie des autres groupes. Notre conception oriente les recherches dans cette voie. En considérant l'Intelligence, la Vie, la pensée, comme des réalités substancielles, elle permet de les étudier en elles-mêmes et d'écarter des similitudes souvent trompeuses.

Nous n'oublions pas que ce n'est qu'une hypothèse. Nous représentons les classes ou groupes de phénomènes par des substances pour bien fixer les idées, comme en géométrie on représente les figures de l'espace par des lignes tracées sur le papier ou le tableau noir. Ces lignes diffèrent plus ou moins des figures idéales que la géométrie étudie, mais elles servent à fixer les idées de la meilleure façon. Nous n'avons pas la prétention d'avoir pénétré l'essence même de la Nature et de l'Univers. Nous sommes persuadé

qu'elle restera longtemps cachée aux humains, alimentant constamment notre curiosité, poussant notre esprit aux recherches et laissant subsister une énigme à déchiffrer. Nous essayons seulement, par le moyen que nous avons choisi, de poursuivre cet absolu toujours fuyant.

Ce que nous appelons *substance* pourrait être appelé *qualité*. Mais alors se présente de suite la question de savoir quelle est la cause de cette *qualité*. En supposant que cette *cause* est une *substance*, notre hypothèse pose immédiatement le symbole, comme en algèbre on désigne les inconnues par des lettres. La question n'est pas résolue par cela même, mais elle est plus près et plus en l'état de l'être.

On peut admettre encore que les phénomènes observés sont dus aux transformations d'une substance primordiale. Mais quelle serait alors la *cause* de cette transformation ? Nous la supposons connue et nous la représentons par un symbole qui est la substance, suivant un procédé admis en mathématique et qui sert à résoudre bien des problèmes.

Qualité ou *transformation* supposent une substance unique et ces hypothèses se heurtent à l'objection que, de cette unité supposée, ne saurait naître la diversité observée. Cette objection oblige d'admettre, à l'origine, plusieurs substances. Et on tombe ainsi dans notre système qui, au fond, résume les précédents et ne contient aucune impossibilité.

Rien ne s'oppose à ce qu'on admette l'existence de substances multiples, On s'accorde à reconnaître que les corps matériels sont tous poreux et laissent subsister entre leurs molécules des espaces considérables. Nous ne savons pas par quoi est occupé ce vide, pas plus que celui qui existe dans les espaces interplanétaires. Il y a donc place pour d'autres substances. Admettre leur existence n'est pas par suite faire une hypothèse contraire aux faits scientifiques.

Nous voyons des gaz, des liquides, des solides se confondre sous un même volume, bien que toutes ces substances soient matérielles. Est-il impossible qu'il y ait d'autres substances, non matérielles celles-là, bien qu'aucun accroissement de volume ne vienne les révéler ?

La pondérabilité, la forme, l'étendue, l'impénétrabilité, etc., sont des propriétés inhérentes à la Matière. Les substances qui ne possèdent pas ces propriétés-là ne peuvent pas se manifester de la même façon que la Matière. Les manifestations de l'Intelligence, de la vie, de la pensée, etc., sont évidentes. De ce qu'elles n'ont rien de matériel on ne saurait soutenir qu'elles n'existent pas comme substances.

Notre hypothèse est donc logique ; elle n'a rien d'irrationnel ou d'antiscientifique. Et elle a l'avantage d'expliquer bien des faits, incompréhensibles autrement, ainsi que nous le verrons plus tard.

EDOUARD GUIBAL.

La Quintessence de la Doctrine Catholique

(*Suite*).

L'infaillibilité papale

Discutons maintenant les deux questions importantes du pouvoir du pape et du principe de la catholicité.

La religion catholique s'appuie sur quatre Évangiles. Si tout d'abord nous demandons d'où ces Évangiles tiennent leur autorité, on nous répond qu'ils la tiennent des décisions de l'Église qui les a choisis, triés entre une cinquantaine environ, et, en vertu de son infaillibilité, désignés comme étant les seuls écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit.

Et, si ensuite, nous demandons d'où vient à l'Église son autorité à elle, on nous répond qu'elle la tient de ces quatre Évangiles canoniques qui l'établissent d'une manière irréfutable.

De telle sorte que les quatre Évangiles tiennent leur autorité de l'Église et que l'Église, à son tour, tient son autorité des quatre Évangiles. Nous nous trouvons ainsi en présence de ce qu'en logique on appelle un cercle vicieux, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus misérable en fait d'argumentation.

Et, en définitive, il ne nous reste d'autre garantie de l'infaillibilité de l'Église que sa propre affirmation.

Au surplus, si les Évangiles contiennent, comme le prétend l'Église, la preuve éclatante de son autorité, comment se fait-il qu'au lieu de s'efforcer de les répandre, elle se soit toujours montrée si pleine de défiance à leur égard, et qu'elle ait, par tous les moyens, détourné les fidèles de cette lecture. N'est-ce pas là une singulière contradiction?

« En 1553, écrit Dulaure (1), le pape Jules III (1550-1555), ne sachant plus comment défendre sa puissance contre les envahissements du protestantisme, consulta trois évêques italiens, leur demandant ce qu'à leur avis il y avait de mieux à faire ; les prélats, entre autres conseils, lui donnèrent celui de ne pas permettre la traduction en langue vulgaire des livres saints et notamment des Évangiles. « Il suffit des fragments qu'on est en usage de lire pendant la messe, dirent-ils, les Évangiles étant de tous les livres ceux qui ont le plus contribué à soulever contre nous les tempêtes qui nous ont le plus abîmés. Quiconque les examine avec attention et les compare ensuite à ce que l'usage a introduit dans nos églises, ne peut s'empêcher de remarquer que nos doctrines s'éloignent beaucoup de celles qu'ils enseignent, et

1) Conventionnel et historien, auteur d'une *Histoire de Paris* (1755-1835).

leur sont même contraires, etc., etc. ». (*Dulaure, Fasciculus rerum expetendarum et fulgi condarum,* tome II, p. 694.)

La quatrième règle de la Congrégation de l'Index approuvée par Pie IV (1559-1565) *et qui a toujours force de loi*, s'exprime ainsi :

« Puisqu'il est manifeste, par l'expérience, que la lecture de la Sainte Bible dans le langage vulgaire, partout et sans distinction, produit plus de mal que de bien, il faut sous ce rapport s'en tenir au jugement de l'évêque ou de l'inquisiteur; le curé de la paroisse ou le confesseur dûment consulté, pourra accorder la permission de lire des traductions de l'Écriture sainte *faite par des savants catholiques*, à ceux auxquels il sera persuadé que cette lecture, loin de faire du mal, ne tendra qu'à augmenter la foi et la piété. Cette permission leur devra être donnée par écrit. Mais quiconque osera lire ces Bibles ou les avoir en sa possession sans la dite permission, *ne pourra recevoir l'absolution de ses péchés avant de remettre ces bibles entre les mains de l'ordinaire.* Les libraires qui vendent ou procurent d'une manière quelconque des Bibles en langue vulgaire à des personnes n'ayant pas la permission susdite, encourront la perte du prix des exemplaires vendus, sans préjudice d'une punition fixée par l'évêque en proportion de la gravité de l'offense. Le prix des exemplaires devra être appliqué par l'évêque à des usages pieux. De plus, les membres du clergé régulier ne pourront acheter les Bibles susdites sans la permission de leurs supérieurs. »

***

Pendant des siècles, les théologiens ont bataillé pour savoir à qui, dans l'Église, ils accorderaient l'*infaillibilité*, les uns l'attribuant au Pape seul prononçant *ex cathedra* et *assis*, les autres aux conciles œcuméniques, d'autres, enfin, aux décisions des conciles ratifiées par le Pape.

Quelle tour de Babel ! Il est vrai qu'il y a quelque trente ans, le concile assemblé au Vatican a enfin décidé que l'infaillibilité appartenait au Pape seul.

« *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* » (*Mathieu, chap. XVI, v. v. 18 et 19. Jean, chap. XXI, v. v. 15, 16 et 17.*)

C'est sur ce passage que nous voulons arrêter un moment l'attention du lecteur.

D'après les principes catholiques, l'établissement de l'Église et de la papauté est le *point capital* de la mission du Christ. Chacun présume dès lors naturellement qu'il a déterminé ce point avec la précision et la dignité que commande la chose, et avec la gravité qui convient au Fils de Dieu, à Dieu lui-même. Point du tout. Au lieu de paroles exprimées avec majesté, on nous apporte un méchant et plat jeu de mots que l'on ose attribuer à Jésus.

Ce jeu de mots est détestable en latin. Il n'est même supportable en français qu'autant qu'on n'y emploierait ni adjectif, ni article, comme dans cet exemple : Tu es Pierre, et sur ce fondement de pierre, je bâtirai mon Église ; mais dire : Tu es (tu t'appelles) Pierre, et sur cette pierre, etc., c'est fouler aux pieds les règles les plus simples de la grammaire, du bon goût et de la raison. D'ailleurs, je le répète, le plus spirituel des jeux de mots est encore ici des plus déplacés, surtout dans la bouche du Fils de Dieu, de Dieu lui-même.

Mais voici bien une autre difficulté. Le Christ ne parlait ni le latin ni le français : il parlait le langage des Juifs de son époque, c'est-à-dire un dialecte araméen mêlé d'hébreu. Or, dans ce langage, le nom propre de *Pierre* est *Céphas*, et le nom commun de *pierre* est *avèn*. Essayez-donc maintenant, messieurs les théologiens, de faire un jeu de mots avec les mots Céphas et avèn, ou plutôt convenez de bonne foi que ce passage inconvenant et faux a été, comme beaucoup d'autres, inséré après coup, — probablement fort tard, — dans l'Évangile, par des hommes peu délicats, et dans le but d'établir leur puissance, et ce qui prouve la vérité de notre assertion, c'est qu'aucun des pères de l'Église, de ceux même les plus rapprochés de la tradition primitive, ne parlent d'une primauté de Saint Pierre ; au contraire, le même rang est assigné à tous les apôtres.

L'Église et la papauté sont cependant le produit de ce jeu de mots. C'est ce jeu de mots qui a fait verser des flots de sang humain pour soutenir l'autorité de l'une et de l'autre. C'est ce jeu de mots qui nous a procuré la confession, la banque des indulgences, le tarif des péchés, les excommunications, les poissons de carême, les omelettes du vendredi et autres jolies choses de cette nature. Qui pourrait encore douter que les plus grands événements sont souvent produits par les plus petites causes ?

(*A suivre.*)

HENRI CONSTANT.

CONFÉRENCES SUR LE SPIRITISME

Par Ernest Cordurié.

(*Suite*)

Sixième conférence

Le spiritisme, on l'a vu, donne la seule solution logique qui puisse convenir à la question jusqu'ici si controversée de la destinée humaine. On peut ne pas l'accepter, on peut la combattre et même la tourner en ridicule, on ne peut pas la nier et encore moins échapper aux résultats qu'elle met en

lumière. Les morts le savent et combien parmi eux, qui étaient incrédules avant le passage, ne demanderaient pas mieux maintenant que de se faire les initiateurs des parents et des amis qu'ils ont laissés sur la terre ! de leur annoncer la bonne nouvelle et la faire pénétrer dans les plus intimes profondeurs de leur être ! Mais à tout il faut un noviciat, une sorte de préparation, et il n'y a guère que ceux qui d'une manière ou d'une autre sont devenus familiers avec cette idée de communications d'outre-tombe, qui puissent faire entendre tout d'abord leurs pensées éclairées au soleil de l'existence nouvelle.

Nous disons d'une manière ou d'une autre, car nous ne prétendons pas que pour jouir de cette faculté il faille absolument à l'être qui vient de se désincarner une foi spirite raisonnée : il suffit qu'il ait souvent entendu parler de ces choses et que par conséquent sa pensée s'y soit souvent reposée. Quoique professant auparavant pour elles une foi médiocre ou même une incroyance marquée, il les connaît et par moments, dans des réflexions qui s'imposaient, il les a admises à titre d'hypothèse. Il a bien vite repoussé sans doute de pareilles idées et en cela il se croyait très fort, mais il ne l'était pas assez pourtant pour en perdre le souvenir.

Lorsque la vérité a pris pied quelque part, fût-ce malgré ceux qui ne lui donnent qu'un asile douteux, elle ne se retire plus complètement, et un jour vient où elle sauve son hôte ingrat de ses propres erreurs. L'être donc qui sans avoir été spirite durant sa vie terrestre, a du moins quelque connaissance des phénomènes de communication, se trouve tout à coup éclairé lorsque la possibilité de ces mêmes phénomènes se présente à lui. Il n'a pas cru, mais il a su que d'autres croyaient, et si la bonne foi a toujours dirigé son action, il ne saurait être privé même momentanément du moyen de faire connaître à d'autres des vérités jusque-là méconnues par lui, mais sans parti pris.

Il en est bien autrement, on le conçoit, de ceux qui furent négateurs de mauvaise foi, qui non seulement repoussèrent la solution spirite, mais encore la condamnèrent hautement dans un intérêt personnel ou de caste et uniquement par crainte de son influence toute-puissante pour la destruction des abus. Quiconque rit des abus ou appuie sur eux sa grandeur passagère, doit nécessairement faire mauvais accueil au spiritisme, ce grand niveleur qui ne reconnaît d'autre mérite que le mérite réel et sait faire bon marché de toutes les conventions humaines. Ceux-là, à leur sortie de la vie terrestre, même les plus enclins à la mauvaise foi, même les plus imbus de cet insupportable orgueil qui les porte à leur propre estime tant au-dessus des autres, ne sont pas non plus privés de la faculté de communiquer aux hommes leurs impressions nouvelles et les modifications qui se produisent en eux ; d'ailleurs ils peuvent être aidés. Mais à ceux-là, comme il a été dit, et

à beaucoup d'autres, aux neutres, il faut une sorte de noviciat, une préparation, une étude souvent pénible de leur nouvel état.

Pénibles sont aussi leurs efforts pour se communiquer, mais salutaires et produisant des effets tellement heureux qu'ils voudraient se livrer constamment à cette action jadis tant ridiculisée par eux. C'est ainsi que, comme les constructeurs aveugles, ils prennent pour pierre angulaire de leur édifice nouveau celle que dans leur orgueil ils avaient rejetée avec tant de mépris. Comme ils voudraient alors se communiquer fréquemment! Mais là il existe des lois qu'on n'enfreint pas, qu'on ne modifie pas, qu'on n'élude pas, contre lesquelles aucun bon plaisir ne saurait prévaloir. Plus on a été autoritaire et dominateur durant la vie corporelle, plus on se trouve opprimé et privé de liberté. On n'a qu'un moyen de faire cesser cet état de choses : c'est le repentir sincère, autrement dit une rénovation de soi-même.

Alors s'ouvre la voie des communications, et ces malheureux momentanément arrêtés se trouvent désormais en possession de faire entendre leurs pensées et de montrer à d'autres les écueils contre lesquels ils ont brisé leur dernière existence. Ils peuvent donner de bons conseils, ne fût-ce qu'en racontant l'histoire de leurs fautes aux hommes pour qui cela peut-être utile. Plus ils avancent dans cette voie, plus ils peuvent compter sur les secours empressés des Esprits supérieurs dont les aspirations sont entièrement tournées vers le bien.

Ils leur désignent d'abord les médiums auxquels ils doivent s'adresser, puis ils leur indiquent les moyens de reconnaître ceux qui sont le plus aptes à reproduire leurs pensées avec toute la fidélité désirable. Dès lors tout se modifie, tout s'améliore pour ainsi dire comme par enchantement ; les douleurs diminuent et les ennuis causés à ces êtres encore trop attachés à la matière par la privation des jouissances matérielles, se compensent petit à petit par les consolations qui sont le résultat des communications établies avec les vivants.

Mais ceux pour lesquels ces relations fraternelles deviennent une véritable bénédiction, une source intarissable de bonheurs ineffables, ce sont les êtres qui sortent de la vie terrestre imbus des grandes vérités sur lesquelles s'appuient les destinées éternelles et après avoir dans leur sphère fait le plus de bien possible. S'il est positif que la mort n'existe au fond pour personne, il est hors de doute qu'elle existe encore moins pour eux. Constamment en communion d'idées avec leurs maîtres et leurs amis d'outre-tombe, avec des habitants même des mondes supérieurs, la société dans laquelle ils vivent ne se modifie pas à leur mort.

Leur désincarnation leur est apparue comme une véritable délivrance, comme la réalisation de leurs aspirations les plus chères, comme le salaire du travail accompli. Ce qui pour d'autres est un objet d'épouvante est pour

eux le prélude heureux d'une existence nouvelle, un phénomène naturel dont ils envisagent les suites avec d'autant plus de confiance qu'ils savent par ceux qui les ont précédés et aussi peut-être par une sorte d'intuition personnelle quelles elles sont. Ils savent que le sol au travail duquel ils ont coopéré pour leur part, n'est pas une terre ingrate et qu'elle rend au centuple la semence qui lui est confiée. On a dit : « Semez le vent, vous récolterez la tempête. » Nous disons : « Semons l'apaisement autour de nous, nous récolterons un jour la paix universelle. » Oui, la paix universelle est le bien promis à l'avenir comme le résultat des efforts combinés des morts et des vivants.

Il faut bien se servir des termes usuels, bien qu'il soit constant pour nous que la mort n'existe pas et que ceux qu'on nomme les morts sont plus vivants que les autres. Tous, dans quelqu'un de ces deux états qu'ils se trouvent, sont aptes à jouir des fruits dont ils ont semé la graine. « Bien heureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu. » Ils seront appelés enfants de Dieu et ils le seront en réalité parce qu'ils auront accompli les œuvres de Dieu. Si les pacifiques accomplissent les œuvres de Dieu, quelles œuvres font donc ceux qui soulèvent des haines et sèment la discorde ? Nous n'avons pas à juger et nous ne faisons qu'indiquer en passant une situation qui peut être améliorée. En dehors de ceux qui connaissent le spiritisme et ont entretenu durant leur vie corporelle de fréquentes relations avec les bons Esprits de l'espace, sont compris sous une même bénédiction divine tous les gens de bien, tous ceux qui ont senti battre dans leur poitrine un cœur fraternel.

Qu'importe le culte auquel ils ont appartenu s'ils ont toujours fait la charité sans arrière-pensée, s'ils ont toujours été aimants et fraternels selon Dieu? La désincarnation est heureuse ou malheureuse selon le bien ou le mal qu'on a fait, et non selon les formules d'adoration employées. Si l'être humain n'est pas encore parvenu à comprendre Dieu d'une manière satisfaisante, il sait du moins que le bien véritable est l'unique base de toute adoration. Les gens de bien, consciemment ou inconsciemment, sont des médiums inspirés, ils reçoivent de l'espace des conseils intuitifs qu'ils se font un devoir de mettre en pratique dans toute la mesure de leurs forces. C'est ainsi que s'acquièrent d'impérissables richesses morales que la mort augmente, au lieu de les diminuer, en donnant un nouvel essor à une activité toujours féconde et semant partout d'inappréciables bienfaits.

Les gens de bien sont tous spirites au fond, car ils n'ont pas l'orgueilleuse prétention d'attribuer à eux-mêmes tout le bien qu'ils font et d'en garder pour eux tout le mérite. Ils sentent qu'ils sont mystérieusement aidés dans leurs bonnes actions, et intuitivement ils comprennent qu'en quittant la terre, ils se rendent vers cette puissance inconnue qui les a conseillés, soutenus,

poussés en avant, ou retenus, selon les circonstances. Aussi la lumière se fait-elle rapidement pour eux et ils reçoivent les faits qu'enseigne le spiritisme comme d'anciennes connaissances mises momentanément en oubli à cause du milieu dans lequel ils se trouvaient.

Certes les êtres aimants qui quittent la terre y laissent des affections sincères, mais s'ils connaissent la loi spirite, ils savent qu'ils ont aussi ailleurs d'autres affections auxquelles ils se doivent, auxquelles chacun se doit quand le jour est venu de quitter les amis incarnés pour se rendre auprès des amis désincarnés. Du reste, on sait qu'on ne quitte les premiers qu'en apparence, et que s'ils ne jouissent plus de la vue corporelle de ceux qu'on dit avoir perdus, leur corps fluidique invisible reste souvent auprès d'eux, et la pensée aimante et protectrice rayonne sur les cœurs ulcérés par la douleur de la séparation. La connaissance de ces choses et la confiance profonde qu'elle donne en l'avenir est bien certainement un bonheur plus grand qu'on ne saurait dire. La doctrine qui le porte en elle mérite bien la vénération et la reconnaissance de tous ; les sectaires qui affectent de la mépriser et d'appeler sur elle le mépris des masses qui en apparence leur sont inféodées, ne comprennent pas que le mépris jeté sur une croyance peut facilement glisser sur une autre.

Les spirites n'appellent le mépris sur rien ni personne. Si l'époque actuelle ne rend pas au spiritisme la justice qui lui est due, un temps prochain réparera cette faute et s'acquittera de cette tâche de reconnaissance avec bonheur. Les hommes passent et se transforment et cette transformation leur ouvre toujours plus ou moins les yeux de l'âme. Souffrant de ce qu'ils n'ont pas fait de bien, des droits de la justice méconnus, ils ont hâte, redevenus Esprits libres, d'agir sur les hommes pour appeler leur attention sur les faits et les doctrines, et la voie dès lors leur est ouverte.

L'être qui n'est plus corporellement sur la terre, et qui se trouve dans une position moyenne, trouve toujours du bonheur dans la désincarnation naturelle qui arrive lorsque, par la force même des choses, les fonctions corporelles doivent cesser. Au point de vue spirite le suicide est un crime, et tous les sophismes des adversaires ne pourront pas faire que les spirites le considèrent autrement. On peut avoir horreur du crime, comme de tout ce qui engendre la souffrance, mais jamais on ne doit avoir horreur de celui qui le commet. Les criminels sont des frères égarés qu'on ne peut pas ramener si l'on ne se rapproche pas d'eux. La contagion peut être combattue seulement par la bonne volonté, par la charité fraternelle.

On peut avoir la crainte et l'horreur de l'abîme, on n'a pas chrétiennement horreur de ceux qui y tombent. L'anathème est un acte antichrétien, c'est l'acte d'un homme qui repousserait dans l'abîme son semblable prêt à en sortir. « Tu y es et tu y resteras », semble-t-il lui dire. Malheureux !

C'est toi qui creuse sous tes pieds un abîme volontaire, c'est toi qui crées un enfer qui rend difficilement sa proie. Hommes à anathèmes, vous maudissez ce que vous nommez les démons, ces anges jadis de lumière selon vous déchus. Prenez garde ! Car beaucoup d'entre vous ne sont pas des anges de lumière, vous le savez bien. Vous savez bien aussi qu'il faut aimer même ses ennemis et qu'il n'est point fait d'exception à cette règle.

Il faut donc chrétiennement aimer les démons incarnés ou non, puisqu'ils sont les ennemis du genre humain. C'est par l'amour de tous seulement que se peut établir dans le monde terrestre le christianisme vrai. On doit adorer seulement Dieu, mais à tous les êtres de la création on doit la charité, c'est-à-dire l'amour. Les usages sont des modes de manifestations de la pensée, ils peuvent changer sans que la pensée soit modifiée en rien dans le fond, car ce sont de simples vêtements dont on change suivant les besoins et les circonstances. Tant que ceux qui se disent chrétiens n'aimeront pas comme des frères les êtres que, dans le langage qu'on leur a appris, ils appellent des démons, ils ne seront pas dignes du titre glorieux, du titre utile, car c'est le vrai mot qu'ils se donnent si gratuitement jusque-là. Si le christianisme n'est pas le salut universel il n'en est rien, il manque à sa mission nécessaire, il fait défaut à toutes ses promesses. La descente du Christ aux enfers est un symbole qui doit recevoir sa réalisation des actes fluidiques ou autres des véritables chrétiens. Le salut, voilà le but, c'est-à-dire la transformation et la régénération.

Au lieu de dire constamment par la pensée et même par la prière à des êtres inférieurement placés, à des êtres infernaux, car le mot infernal ne peut que signifier l'idée d'infériorité, au lieu de leur dire qu'ils resteront à jamais dans cet état de honte et de souffrance, le devoir du Chrétien est de leur tendre la main et de les relever. Qui sont ces êtres ? Les légendes religieuses nous les présentent comme des anges déchus pour cause de désobéissance. Mais celui qui n'aime pas son prochain, *tout son prochain*, ceux qui refusent de lui venir en aide même par la pensée ne font-ils pas aussi acte de désobéissance ? Il est inutile de s'appesantir sur cette question dont la solution est claire comme le jour.

(*A suivre.*) E. CORDURIÉ, avocat.

CREDO SPIRITUALISTE

Déduit de la science, par A. C. POINTELIN

(Prix : 1 franc).

Sous ce titre un écrivain spiritualiste qui trouve, à juste raison, que la science offre un terrain solide et des matériaux déjà suffisants pour édifier une doctrine sûre, plus rationnelle et plus réconfortante que toutes celles qui l'ont précédée, n'hésite pas à inviter tous les penseurs sérieux à mettre résolument cette doctrine nouvelle en tête de leur ordre du jour.

De la brochure de 68 pages qu'il publie à cet effet nous détachons ici un court extrait qui en fera connaître la valeur mieux que toute appréciation.

Il est constant que dans notre Système solaire les conditions d'habitabilité sont des plus inégales et peuvent correspondre à des degrés d'évolution très différents.

Or, si l'on se rappelle que ce Système est un des moindres, qu'on en compte par millions de plus grandioses et de plus magnifiques dans l'Univers infini, que d'autre part les facultés, les sentiments et jusqu'aux sensations des êtres incarnés ou spirituels qui les habitent, en nombre infini eux-mêmes, sont appelés à se développer sans cesse en grandeur, en puissance, en finesse et en perfections de toutes sortes dans l'infini du temps, ne voit-on pas que ces infinis coexistants se pénètrent l'un l'autre, sont faits l'un pour l'autre, et que l'âme immortelle ne saurait avoir d'autre destinée que de s'élever de monde en monde, à mesure qu'elle deviendra capable de comprendre et de sentir ce que ces mondes lui présenteront chacun à leur tour de beautés et de joies surhumaines qui lui seraient auparavant inutilement offertes?

Qu'on veuille bien passer ici sur une comparaison triviale, mais juste. Nous sommes, proportion gardée, au fond de notre atmosphère comme le poisson au fond de la Seine, dans Paris illuminé.

Il voit de tous côtés des lumières, les unes fixes, les autres mobiles, sans s'expliquer ce qu'elles sont ni ce qu'elles éclairent. Il est près du Louvre, de l'Opéra, de toute la vie brillante de la grande ville et n'en soupçonne pas l'existence. Le monde se borne pour lui à la vase, noire et fétide, dans laquelle il trouve sa pauvre subsistance, qu'il lui faut encore disputer à de plus forts et de mieux armés.

Maintenant, réfléchissons que de cette vase à notre milieu, de cette vie à la nôtre, la gradation est moins forte que de notre Terre à des mondes comme Jupiter et Saturne, que de notre Soleil à des astres comme Sirius ou Arcturus, que de notre Système solaire aux Pléïades, que de celles-ci à la Voie lactée, laquelle est à peine le seuil de l'Univers.

Et puisque la Nature terrestre, aujourd'hui notre partage, est déjà éclatante de beauté dans cette flore, cette faune, si variées et si riches, ces formes, ces couleurs, ces spectacles lumineux qui sont autant d'enchantements ; quand nos sens si peu nombreux et si imparfaits suffisent à nous en faire goûter le charme et les délices et que nos facultés encore si faibles nous procurent néanmoins tant de joies intellectuelles et de si hautes satisfactions morales, comment pourrions-nous concevoir les ravissements inouïs promis aux âmes des mondes supérieurs, chez lesquelles toutes ces sources de félicité n'auront fait que grandir et se multiplier au cours de leur ascension éternelle vers une perfection idéale qu'elles ne doivent jamais atteindre !

Et alors quel réconfort de penser que nous sommes ici pour nous préparer à cette envolée, la rendre possible en allégeant de plus en plus notre esprit de la matière qui l'alourdit et nous acheminer peu à peu par la réflexion, l'étude et la pratique du bien vers ces existences célestes dont nous ne pourrions, sans une transition graduée, supporter la splendeur !

Ajoutons que cette ascension est pour beaucoup d'entre nous commencée, comme une première récompense à ceux qui, d'intuition, ont tendu leur effort vers le vrai, le beau et le juste.

Un philosophe, un savant, qui dédaignent les plaisirs vulgaires pour travailler à éclairer ou à aplanir notre route; un éducateur, un écrivain, un artiste, qui cherchent à élever nos idées ou à ouvrir nos yeux sur les beautés qui nous entourent; un philantrophe qui fait passer l'intérêt général avant le sien propre; un gouvernant qui donne à tous l'exemple du dévouement et de la droiture ; l'ouvrier, l'homme des champs, qui nourrissent du travail de leurs bras une nombreuse famille ; le défenseur du pays qui a le sentiment de sa mission; tous ceux qui remplissent bravement leur tâche, sans arrière-pensée d'ambition ou de lucre, ne voyant que le côté sérieux de la vie, ressentent un contentement intérieur qui fait pour eux de la Terre le commencement du Ciel.

Affinés par les pensées et les impulsions généreuses, ils deviennent de plus en plus aptes à percevoir et à sentir les poétiques harmonies de la nature ambiante, comme les douces et profondes émotions qui sont l'essence même de la vie intime, toutes joies inconnues des âmes attardées et qui mieux que les vaines futilités, embellissent l'existence et lui donnent du prix.

Au contraire, ceux qui se laissent conduire par les préoccupations égoïstes, les frivolités ou le sot orgueil, ne recueillent de leur agitation stérile que lassitude et dégoût. Préférant le mensonge qui flatte à la vérité qui corrige, le brillant qui éblouit au vrai beau qui élève, l'ostentation à la grandeur d'âme, en tout l'apparence à la réalité, peut-être ne sera-ce qu'après un long temps d'aveuglement et des traverses sans nombre qu'ils parviendront à retrouver leur voie.

La Légende des Hohenzollern

Extrait du journal *Le Matin* du 7 janvier 1913.

Les chiffres fatidiques

5 janvier 1913.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans l'article « les Chiffres fatidiques », publié dans le numéro de ce jour, je relève une inexactitude fondamentale.

En effet — et je tiens le récit de mon grand-père, auquel le général Dufour l'avait conté à Genève, en 1871, alors que ce dernier était frappé de la réalisation de la seconde prophétie — ce fut dans une réunion de spirites, en 1829 à Vienne (Autriche), à laquelle assistait, entre autres hauts personnages princiers de la cour, le prince royal de Prusse, le futur Guillaume Ier, alors très ambitieux, que ce dernier a demandé au médium « quand il remporterait sa première victoire ». Le médium, inspiré, traça sur une feuille de papier :

$$1829 + 1 + 8 + 2 + 9 = 1849$$

Ce qui s'est réalisé.

Il demanda alors, hanté par la gloire de Napoléon Ier : « Quand serai-je empereur ? » Et la réponse fut :

$$1849 + 1 + 8 + 4 + 9 = 1871$$

Ce qui s'est réalisé.

Le prince, intrigué, demanda alors : « Quand mourrai-je ? » Et la réponse fut :

$$1871 + 1 + 8 + 7 + 1 = 1888$$

Année de sa mort.

Il demanda alors : « Quelle sera la durée de l'empire que j'aurai fondé ? » Et la nouvelle réponse fut :

$$1888 + 1 + 8 + 8 + 8 = 1913$$

Là se pose le grand point d'interrogation.

L'empire d'Allemagne sombrera-t-il à la suite d'une guerre malheureuse, à l'issue de laquelle tous les petits royaumes et duchés, subjugués depuis si longtemps par la Prusse, reprendront leur liberté d'autrefois ? Ou effectivement se produira-t-il une séparation des petits duchés et royaumes catholiques du sud, au profit de l'empire d'Autriche, comme me le laissait entendre encore récemment un Allemand du sud, qui n'avait aucune connaissance de la prophétie précitée.

Le général Dufour était, à l'époque de cette réunion spirite, ministre de Suisse auprès de la cour de Vienne ; c'était un sceptique que les deux premières réalisations de la prophétie étonnèrent ; le général Dufour fut le vainqueur du Sonderbund, et son récit ne peut être discuté à mon avis.

Mais le nom de la célèbre M^lle^ Lenormand n'a jamais été cité à l'occasion de cette réunion de spirites, mais je doute que ce fût elle le médium à cette réunion.

Veuillez agréer, etc.

M. N.

Communication médianimique de l'esprit de Henri Poincaré

Paris, 1912.

On m'a parlé de vous comme un remarquable transmetteur de la pensée, et l'on me montre le maniement de votre cerveau, cela est très curieux et je me rends parfaitement compte de l'empire que j'exerce en partie sur votre intelligence. Je serai très heureux si je puis vous faire passer quelques messages et vous aider à propager ces admirables doctrines spiritualistes, qui seraient d'un si précieux appoint pour la science. Je n'ai jamais été un matérialiste irréductible, et je n'ai jamais repoussé l'idée de l'immortalité de l'âme ; cependant, en tant que savant, je ne pouvais envisager l'âme que comme une hypothèse, puisqu'il est impossible actuellement de démontrer son existence d'une manière scientifique.

Je continue avec ardeur mes études sur la philosophie scientifique, c'est-à-dire sur cette connaissance plus étendue du monde physique qui seule, peut permettre une appréciation lucide du monde extra-physique, car les propriétés qui révèlent la matière depuis quelques années bouleversent toutes les idées que nous nous faisions sur le monde, et acheminent l'esprit humain vers un spiritualisme débarrassé de tout empirisme qui est né d'une connaissance vague de tout ce qui nous entoure.

La décomposition de la matière vous amène à sa spiritualité pure, et la spiritualité de la matière démontrée, c'est le matérialisme qui succombe définitivement.

Vous pouvez facilement comprendre le bouleversement qui se produira dans l'Humanité, lorsque l'analyse de la substance amènera en dernier ressort sa suppression, et lorsque l'idée aura remplacé la matière.

Je sais très bien que vous comprenez ce que je veux dire, étant donnée

votre culture toute spéciale, et je sais aussi que vous êtes très à même de traduire beaucoup de ces conceptions inouïes que l'esprit découvre lorsqu'il est à même de contempler la création, non plus extérieurement comme l'homme incarné le fait, mais dans son essence, et cette essence est si dissemblable des conceptions humaines, qu'il est souvent très difficile aux désincarnés de se faire comprendre aux incarnés. Autant demander à un poisson des fonds océaniens de se figurer la vie d'une hirondelle.

Vous, humains, vous vivez dans le temps et dans l'espace, nous, désincarnés, nous pouvons vivre hors du temps et de l'espace. Vous, vivants, par votre corps physique, vous êtes soumis au poids ; nous, désincarnés, nous sommes affranchis des lois de la pesanteur ; votre univers diffère totalement et complètement du nôtre, et il nous faut faire un effort considérable pour rentrer dans le temps, dans l'espace et dans le poids.

Et de la difficulté de cet effort, naît l'extrême difficulté des communications *post mortem :* surtout lorsqu'elles ne comportent pas des abstractions pures, et qu'elles rentrent dans les contingences terrestres.

Mais, pour parvenir à communiquer avec le spirituel, l'homme possède un admirable instrument : son propre esprit qu'il peut tourner vers l'invisible et avec lequel il peut entrer en rapport.

L'homme n'arrivera que médiocrement à explorer le monde des esprits tant qu'il n'aura pas développé les deux sens spirituels qu'il possède à l'état embryonnaire : la perception de l'astral et la perception du spirituel, par le développement des idées spiritualistes ; ces sens peu à peu s'affirmeront et le nombre des sujets psychiques ira en s'augmentant. En attendant, il nous faut beaucoup travailler ; vous en bas, nous en haut, vous êtes comme des mineurs ensevelis dans la mine, il vous faut aider vos sauveteurs de l'autre côté de la muraille. Aidez-vous donc, nous vous aiderons à notre tour à transformer dans l'humanité ces idées qui doivent la rénover.

Merci de votre complaisance, je suis encore bien malhabile à manier votre plume ; mais j'espère que vous me permettrez, Madame, de revenir et de me montrer sous un jour plus favorable.

H. POINCARÉ.

LES RAYONS V EXISTENT

Le commandant Darget a envoyé au journal *Le Matin* la lettre suivante :

7 janvier 1913.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dans votre article, non signé, paru le 6 décembre, vous dites que les rayons V n'existent pas et que c'est M. de Fontenay qui le déclare.

Je ne sais quelle autorité peut avoir, M. de Fontenay en semblable matière et M. d'Arsonval a eu sa bonne foi surprise pour avoir consenti à présenter ses allégations à l'Académie des Sciences.

Le nouvel expérimentateur n'a pas opéré avec une méthode rigoureusement scientifique et s'est arrêté aux premières apparences, à de vagues similitudes. Il n'a pas su distinguer les faibles impressions que laissent quelquefois les encres qui sont en contact avec le gélatino-bromure des plaques, des impressions très visibles et indélébiles produites par les rayons V (vitaux), ou rayonnement humain.

Ce rayonnement a été décrit par plusieurs savants connus tels que le Colonel de Rochas, M. Boirac recteur de l'Académie de Dijon qui a reçu une portion du prix Fanny Emden l'an dernier pour sa théorie sur la conductibilité du fluide vital humain, prix que lui a décerné l'Académie des sciences.

Le Dr Ochorowicz a eu la deuxième portion du prix pour son ouvrage également relatif aux fluides humains. Lui-même, en bon expérimentateur, a obtenu mes rayons qu'il a fait graver sur certaines Revues, en les appelant du nom de *Rayons Darget*.

Quant à moi, j'ai l'avantage d'avoir découvert que ce fluide vital pouvait être photographié et j'ai fait, depuis 1898, de nombreuses communications à l'Académie en y ajoutant des clichés le représentant sous de multiples aspects.

Les actions différentes d'encres différentes, ou les actions diverses des sueurs des diverses parties du corps, ne peuvent exister, puisque j'ai obtenu, sous triple enveloppe dont une noire, opaque à la lumière ordinaire, ainsi qu'une foule d'expérimentateurs se servant de mes méthodes, par les rayons V, avec la même encre, dans les mêmes conditions, sur la même partie du corps et *sur le même cliché*, des impressions en blanc et en noir, et mon écriture est placée au verso de la feuille qui touche le gélatino.

Ce phénomène a lieu aussi bien à l'aine qu'au front puisque vous avez parlé de ces deux régions.

J'ai obtenu ces mêmes impressions sur des animaux, des végétaux et des minéraux. On se sert maintenant de la plaque photographique, plaque enve-

loppée d'après ma méthode, pour reconnaître la radio-activité des eaux thermales. J'ai obtenu le positif et le négatif sur la même plaque avec un interculaire de papier blanc entre l'écriture et le gélatino-bromure.

J'ai obtenu l'impression, sur des pellicules rigides Planchon, par le côté opposé au gélatino, ce qui prouve péremptoirement que ni la sueur ni la qualité de l'encre ne peuvent être mise en cause. De plus j'ai obtenu des impressions d'écritures en différentes couleurs telles que rouge, jaune, vert.

Chez certaines personnes le fluide vital métallise l'écriture qui se montre alors, dorée, argentée ou bronzée.

Ces différents phénomènes se produisent selon les différents expérimentateurs car les fluides individuels sont multiples, ainsi que leurs variations dans l'émission de leurs ondes selon leur longueur et leur fréquence, non encore analysée et c'est pour cela que je m'adresse à l'Académie. Cette émission dépend aussi de l'état de santé ou de maladie ; de l'état moral, calme ou excitation où l'on se trouve. Il vient de paraître un livre *Pour photographier les rayons humains*, le premier parlant de cette matière qui pourrait renseigner vos lecteurs sur le *Modus operandi ;* et votre journal qui est si répandu dans le monde entier y porterait une lumière bienfaisante dans l'intérêt de la science. En ce cas, moi-même, je n'aurai qu'à bénir l'erreur de M. de Fontenay.

Je vous prie d'agréer...

Commandant DARGET.

Je vous prie, Monsieur le Rédacteur et au besoin vous requiers aux termes de la loi d'insérer ma présente réponse à la même place et avec les mêmes caractères, dans votre plus prochain numéro du journal *Le Matin*.

CONFÉRENCE

Le dimanche 9 février 1913 aura lieu à la mairie du X^e^ arrondissement (entrée 52, rue du Château-d'Eau) une Conférence donnée par la Fraternelle n° 11, Filliale de l'Institut Général Psychosique de Douai.

Cette Conférence qui commencera à 8 heures très précises du soir, sera faite par Monsieur Jean Béziat, directeur de l'Institut Général Psychosique sous la présidence de Monsieur Paul Pillant, le Grand Guérisseur spirite de Douai, assisté du Commandamt Darget et de plusieurs autres personnalités qui s'occupent des sciences occultes.

Les cartes pour assister à cette Conférence seront délivrées gratuitement sur une demande adressée au Secrétaire de la Fraternelle n° 11, 168, rue Saint-

Denis, Paris, II^e ; ou au bureau de la *Revue Spirite*. Joindre une enveloppe affranchie.

LIVRES NOUVEAUX

Annuaire astronomique et météorologique pour l'année 1913, par CAMILLE FLAMMARION. Un volume in-16 jésus, illustré de 135 figures, cartes et diagrammes ; broché : 1 fr. 50.

C'est la quarante-neuvième année de cette publication qui a reçu, chaque année, des perfectionnements lui donnant une valeur incomparable, et qui rend tant de services aux amateurs de sciences et observateurs. On trouve tout dans cet Annuaire :

Les articles généraux du calendrier, levers et couchers du soleil, de la lune et des planètes, ainsi que leurs passages au méridien, phases de la lune, levers et couchers du soleil pour tous les pays, les marées, etc. ;

Les observations à faire au Ciel tous les jours de l'année ;

Les cartes des positions des étoiles pour chaque mois et la marche des planètes ;

Les détails et figures des éclipses de soleil et de lune ; les principales occultations de planètes et d'étoiles par la lune, avec les figures ;

Les observations à faire sur le soleil, la lune et les planètes ;

Les positions des satellites de Jupiter et de l'anneau de Saturne ;

Les positions des étoiles fondamentales ;

Les dessins des planètes ;

Les étoiles doubles ; les étoiles variables ; les mouvements propres ;

Les tableaux et données numériques de l'Astronomie planétaire et sidérale et de la cosmographie terrestre ;

Les douze mouvements de la Terre ;

Le magnétisme terrestre depuis l'an 1541 ;

Les méthodes pour s'orienter ;

Les positions géographiques et l'heure dans tous les pays du globe ;

La nouvelle heure de la France et les méridiens ;

Une instruction sur les instruments ;

Les observations météorologiques, températures annuelles, mensuelles et quotidiennes, hauteurs de pluie, etc. ; depuis deux cents ans ;

Un calendrier perpétuel ; en un mot toutes les données d'un Annuaire scientifique aussi complet que possible.

Et, de plus, une revue générale des derniers progrès de l'Astronomie et de la Météorologie illustrée de nombreuses figures.

Ce volume-ci s'est encore enrichi cette année de nombreux documents nouveaux, tant astronomiques que météorologiques. Il présente un intérêt tout spécial, entre autres : la description méthodique et complète de la curieuse, éclipse du 17 avril dernier, avec photographies, la description et la figure du nouveau continent antarctique découvert par Amundsen, une carte céleste des principales étoiles visibles à l'œil nu, la manière de recevoir à domicile les signaux de la Tour Eiffel.

Remarque curieuse : il y aura en 1913 deux éclipses de soleil qui passent l'une juste au Pôle Sud, l'autre juste au Pôle Nord.

La planète Mars va revenir dans le champ de nos observations.

SOCIÉTÉ ALLAN KARDEC. — Réunion et conférences tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, 183, rue Saint-Denis. — *Une erreur typographique nous a fait dire dans la Revue de Décembre 1913 : 183, rue Saint-Honoré* : c'est **183, rue Saint-Denis**, qu'il faut lire.

Pensée du mois de février.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, je vous soulagerai. — Prenez mon joug sur vous, et apprenez moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; — car mon joug est doux et mon fardeau est léger. (*Evangile de saint Mathieu*).

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN